

Depuis le jour où Smedley Seaton avait croisé, au coin de la rue Macajoux, les Senneville, dans la voiture de Roger Sainclair, il se demandait sans cesse si les deux jeunes gens ne s'aimaient pas? Leur manège au bal lui avait paru révélateur, mais il mettait les gestes de Gaude, au compte d'une coquetterie légère dont, presque tous les Américains, croient les françaises fêrues. Cependant, d'avoir vu les Senneville, dans l'auto du jeune homme, en route pour la campagne, ses soupçons s'étaient mués en certitude.

Pour se consoler, il se livrait à l'alcool. Un infernal mélange de rhum et de whisky, absorbé toutes les deux minutes, intensifiait son amour pour Gaude, sa haine pour Sainclair.

Dans l'après-midi de cette rencontre, jour de rage et de boisson, il s'était rendu au bureau de l'«Intelligence Service» de l'Occupation où il s'était fait communiquer la fiche de Roger Sainclair. Naturellement, le jeune homme y était noté comme l'adversaire irréductible de l'intervention.

Il avait dit à Harold Wiking, chef de ce service, qui avait la réputation d'un officier civilisé et loyal :

— «Le connaissez-vous, ce Sainclair?»

— Je ne l'ai vu qu'une fois, répondit Wiking, le jour où le grand prévôt le fit chercher. On le dit brave, instruit, d'une vieille famille du pays.

— Ils ont des familles, ces nègres? ricana Seaton.

— Il paraît, répondit Wiking que l'un de ses ancêtres était de ces huit cents Haïtiens qui protégèrent notre retraite à Savannah, lors de la guerre de l'Indépendance, et sauvèrent notre armée d'un désastre irréparable.

— Ne glorifie pas, Wiking, ces inférieurs. Ils se croient assez, sans cela, des phénomènes. Il y a dans leur regard, dans leur sourire, leur soumission, leur silence même, quelque chose qui m'énrage.

Il avait accentué ces derniers mots, d'un coup de poing sur la table, près de laquelle ils étaient assis.

— Le mondé, continua Seaton, d'une voix creusée de whisky et de courroux, se courbe devant nous, nous adule, obéit à notre moindre froncement de sourcil, mais cette tourbe misérable de nègres nous résiste. Goddam! Comment faire pour briser leur morgue! Quant à ce Sainclair, que l'enfer gèle si je ne dois pas le mâter!

Son irritation était extrême. Il semblait que du sang, par ses pores, allait baigner sa face.

— Mais qu'est-ce qu'il vous a fait? interrogea Wiking.

— Il ne m'a rien fait, mais je crois qu'il conspire contre nous.

— Aucun détective n'a fait de rapport là-dessus, dit Wiking.

— Ce n'est rien de précis, mais j'imagine qu'il doit y penser. On n'a qu'à le regarder pour s'en rendre compte. Et puis, Wiking n'avez-vous jamais été saisi d'une haine soudaine contre tel nègre qui ne vous a rien fait, mais qui vous déplaît, à tel point, que vous le plongeriez dans une chaudière d'huile bouillante, sans remords?

— Jamais! répondit Wiking froidement.

Seaton s'en alla. Vers les six heures de l'après-midi, il rencontra Raoul Marvil, sur le Champ-de-Mars.

Il lui parla de Roger avec indifférence. Raoul vanta le jeune homme et lui apprit qu'il était l'un des gentlemen le plus aisés de Port-au-Prince.

L'argent, étant pour la majorité des Américains, la norme de la valeur humaine, un peu de respect se mêla à la haine de Seaton pour Sainclair.

Dans la soirée l'officier se rendit à une réception à l'Ambassade Américaine. Il n'y resta que cinq minutes, parce qu'on n'y servait que de l'eau de Vittel et rentra chez lui. Des idées cuisantes le travaillaient. Il pensa un moment, parler de son amour à son Ministre, qui formulerait une demande officielle en son nom. Gaude n'osera pas lui préférer le noir, pas plus que Mr. de Senneville dont l'attitude dans cette affaire, lui semblait équivoque.

— En tout état de cause, se dit-il, cet acte éclairera la situation.

Vers la mi-nuit, des amis envahirent sa maison en cocktail-party. Parmi eux, seul noir, il y avait le secrétaire du grand prévôt.

Il s'appelait Rozemberg Martial. C'était un petit grimaud tortueux, intelligent et polyglotte. Il s'était rendu indispensable à l'occupation. Il n'aimait pas ses maîtres, mais il était pauvre. Et ces gentilshommes payaient bien. À l'un de ses amis nationalistes, qui lui demandait comment il faisait pour être si bien en cour, il répondit en souriant: «On lèche la main qu'on est pas assez puissant pour couper».

Dès que Seaton le vit, son projet de vengeance commença à prendre corps. Tandis que les «boys» dansaient, chantaient, simulaient des matches de boxe, dans le salon, Seaton prit à part Rozemberg Martial, près de la fenêtre.

Ne croyez-vous pas, lui dit-il, dans un clignotement, que Roger Sainclair est pour quelque chose dans le soulèvement des paysans de l'Artibonite?

Surpris par cette question, Rozemberg Martial, qui avait pour principe de ne jamais accuser, ni défendre un congénère, répondit en riant:

— Je ne peux vous dire, Major, ni oui, ni non!

— Je vous demande votre opinion précise, car vous le connaissez, répartit Seaton avec un regard mauvais.

Rozemberg se troubla. Il était tenté, pour avoir la paix de répondre par l'affirmative, mais il se vovint du jeune homme loyal, que même ses ennemis admiraient, et répondit courageusement:

— Je crois, Major, que Roger Sainclair, n'est pas homme à pousser les autres à la bataille, sans s'exposer lui-même. S'il avait encouragé les paysans à se révolter, il serait déjà à leur tête.

— Vous êtes tous d'accord contre nous, riposta Seaton, d'un ton cruel. Au fond, ajouta-t-il; «you traite!».

Rozemberg Martial blêmit. Il calcula: il n'y a pas de travail en cette période de perturbation. (Être juste, souffrir pour la vérité, n'est-ce pas peut-être une duperie?). En un éclair, ces réflexions le traversèrent. Et puis, qui sait si ce Roger Sainclair, mystérieux et distant, n'était pas vraiment dans quelque histoire?

Comme en s'excusant, Rozemberg Martial répondit:

— Je ne suis sûr de rien. Je ne vous ai répondu que sur une impression vague, Major. Il se peut bien que ce soit vous qui ayez raison.

— Well, dit Seaton.

Il se sentait en présence d'un faible. Le crime, à cette minute, vivait dans sa tête en feu. Subitement patelin il reprit:

— Vous, «bonne garçon». Sainclair... «pas bon». Avons mauvaises notes contre lui. Vous, donnez-nous preuve «collaboration franche et cordiale»?

Rozemberg Martial connaissait ce langage. «La collaboration franche et cordiale» dans l'esprit de ces yankees, c'était la soumission aveugle à leurs désirs, même criminels ou extravagants.

Il devint blême. Ses genoux se dérobaient sous lui.

Smedley Seaton continua:

— Lui, n'est-ce pas, demandé vous, faire partie Club secret, pour combattre occupation par tous moyens, même poison?

— Oh! non, Major, gémit Rozemberg effrayé! Il ne m'a jamais proposé pareille chose. Il ne me fréquente pas!

— S'il vous l'a demandé, vous le direz. S'il ne vous l'a pas demandé, vous direz quand même qu'il vous l'a proposé, répondit-il, le timbre bas, le masque monstrueux.

— Non, ce n'est pas possible, Major. Je ne peux pas faire une telle déclaration. Ce n'est pas vrai, gémit Rozemberg Martial, les yeux humides.

— Vous ferez témoignage quand moment viendra. En attendant, secret absolu. Moi donné vous dollars, tout ce que vous voudrez, si vous vous montrez «bonne garçon». Autrement, vous partagerez sort Roger Sainclair: le supplice de l'eau, le fouet, les travaux forcés, le régime de Chabert.

— ! ! !

Dans le salon, le phonographe faisait rage, les officiers dansaient entre eux. Le whisky coulait à flots.

Seaton exprima à ses amis le désir d'aller se reposer. Ils sortirent en chantant, titubants d'alcool.

— Good sleep!

— To-morrow!

— Bye, bye!

Parmi eux, un jeune noir pleurait à chaudes larmes.

Resté seul, Seaton, d'un pas hésitant, gagna sa chambre. Avant de se mettre au lit, il se versa une dernière rasade. Il sonna. Son domestique parut. C'était un jeune nègre couleur d'écrevisse bouillie. Il faisait le lit.

Seaton, debout, près d'une porte, rêveur, poussa une plainte. Le garçon tourna la tête vers l'officier. Seaton crut lire une moquerie dans son regard. Il s'avança vers le valet, et lui allongea un bon coup de pied au derrière.

Le domestique le regarda encore avec des yeux sans expression.

Il arrangea un bout de la moustiquaire qui s'était accroché au fer du lit, et sortit, un soupçon de sourire à sa lèvre...

Seaton se dévêtit et se coucha. Sa décision était prise. A tout prix, il fallait briser le nègre et son amour. L'acte qu'il allait accomplir contre lui n'était pas un crime. Il n'y en a pas contre les nègres!

C'est sur l'oreiller de cette pensée consolante, qu'il se mit à ronfler avec innocence.

*
**

Cet après-midi là, Roger Sainclair travaillait à son cabinet de la rue des Miracles, allègre comme un dieu. Avec hâte, il liquidait les affaires importantes de son office. Jamais, au Palais, on ne l'avait entendu si disert. Ce fut vraiment la période la plus éclatante de sa vie. Les questions les plus obscures et les plus embrouillées, étaient éclairées d'une simple et vive lumière, dénouées avec grâce. Les juges, sur leur siège, perdaient le sommeil, quand il était à la barre. Il vivait maintenant dans l'espérance dogmatique du bonheur.

A sa dernière visite chez Mr. de Senneville, il avait légèrement pressé Gaude de l'autoriser à parler à son père.

— Pourquoi tant nous hâter, Roger? C'est si agréable, ces minutes d'attente, avait-elle répondu, tendre et grave.

Une ombre fugace avait terni le regard de Roger.

— Vous avez l'air de redouter quelque chose, ami? N'avez-vous pas ma promesse? ajoutait-elle dans un sourire de sphinx.

Roger s'était humilié. Et, parmi le crépuscule, dans le parc, ils s'étaient étreints. Mais le baiser de Gaude avait un goût de larmes.

*
**

Quatre heures ont sonné. Pascal Darty entre dans la pièce.

Comme je regrette que tu n'aies pu venir à Noailles avec nous, Pascal, tu t'y serais follement amusé.

— Moi aussi, mon vieux, je le déplore. Car mon voyage au Petit-Goâve a été vain. Le lot de café que je voulais acheter a été pris par le banquier Frankel. Et, comble de malchance, dix sept panes d'auto au retour. Routes défoncées, pluies, faim, marche à pied jusqu'à Léogane. Je n'étais plus le Pascal que tu connais. J'avais perdu mon rire. Je ne comprends pas les Américains. Nous dépensons des millions pour les routes. Celles du Nord sont passables, mais quant au réseau du Sud, autant en emporte le vent ou les eaux.

— Parlons, Pascal, de choses moins tristes dit Roger. L'argent que tu devais gagner sur cette affaire de café, je te l'offre, bien que, ces jours-ci, le grain d'or me soit nécessaire.

— Qu'y a-t-il, Roger, tu m'as l'air très excité?

Avec enthousiasme, Roger mit son ami au courant de ses projets matrimoniaux. Pascal essaya de modérer cette ardeur.

— Mais je te dis, Pascal, qu'il n'y a rien à craindre. Gaude fait honneur à la femme blanche.

— Je ne te dis pas non, Roger, mais ne t'emballe pas. Sois un peu sceptique. Le scepticisme tempère l'emertume de la désillusion, si elle vient. Il me semble que tu fais trop fond sur le sourire d'une femme.

— Ecoute, Pascal, j'étais chez elle hier soir, elle a été franche et délicate. La vie est belle, mon cher. Tu me grondes toujours d'être un «bourgeois inoseur», voici que je marche, et tu as peur. Je voyagerai mon ami, je me marierai. N'est-il pas honteux que je ne connaisse pas encore Paris?

J'irai de par le monde. J'ai des marbres à toucher, des peintures à contempler, des paysages à admirer!

— Oui; tout cela est très bien, Roger, mais est-ce que le père, Mr. de Senneville, marche?

— C'est un homme de tout premier ordre, Pascal. Tu ne le connais pas?

Ça ira comme sur des roulettes!

— Je ne connais pas ses idées, mais je connais le blanc un peu...

— Crois-moi, ami, j'aurai facilement son consentement. Et puis...

— Et puis quoi? questionna Pascal.

Le front de Roger s'était plissé. Dans ses yeux de velours brillait une lueur fiévreuse.

— Si elle m'aime vraiment, comme je le crois, rien ne l'arrêtera...

— Roger, mon vieux, toi si raisonnable, si clairvoyant, voici que tu tombes dans le romanesque. Je ne conteste pas que Mademoiselle Gaude t'aime, je ne veux pas jouer au désenchanteur, mais cette affaire est très délicate.

— D'ici trois mois, Pascal, répondit Rogèr en riant. Tu recevras des cartes postales de moi, datées de tous les lieux célèbres du monde. Le grand défaut des noirs, c'est d'être timides, de manquer d'optimisme devant la vie. Quand nous serons libérés de nos craintes, nous serons irrésistibles. Il nous faut savoir oser. Le plus souvent, nous créons le préjugé par notre attitude. Ni morgue ni humilité, s'en aller dans la vie d'un pas gracieux et libre.

— Tu deviens lyrique, Roger, dit Pascal avec une ironie affectueuse. L'amour t'a transformé. Mais tu as peut-être raison. Au revoir, je descends «au bord de mer». Te verra-t-on ce soir au récital de Dorfeuil à Bellevue

— Certainement, mon cher!

— Oui, c'est vrai, elle y sera, dit Pascal avec malice.

Ils descendirent du vestibule, et trouvèrent Décus, le garçon de bureau, qui dormait, assis sur une chaise, la bouche ouverte, la tête appuyée contre une cloison de la pièce.

— Quelle race de paresseux, dit Roger en souriant. Il n'est que cinq heures moins le quart et Décus dort. Il ne fait rien ici: introduire un visiteur, porter une lettre à la poste, balayer, épousseter. Voici tout son labeur. Le soir, il va danser le «pignic» au Bel Air, boire du tafia, courir les femmes. Il dort tout le temps ici, excepté le samedi, jour où il touche ses huit dollars.

Roger, de bonne humeur, prit la rose que Pascal avait à sa boutonnière et alla, à pas de loup, en fleurir la bouche du dormeur. Ils s'amuserent de cette gaminerie.

Pascal parti, Roger remonta travailler.

Il était à écrire, lorsqu'un quart d'heure après le départ de son ami, Décus, de son air de dormeur éveillé, vint lui annoncer qu'un «blanc» demandait à être reçu.

— Faites-le monter, répondit-il, distraitement.

— C'est un officier américain, maître, précisa Décus.

— Qu'est-ce que cela fait, introduisez-le, rétorqua Roger, en réprimant un mouvement de surprise.

Décus redescendit. Roger se demanda ce que cet officier pouvait bien lui vouloir. Il prit un cigare dans la boîte posée sur la table, l'alluma et attendit dans une pose dégagée. Il ouvrit le tiroir du bureau et vérifia si son petit browning était à sa place.

Décus reparut et livra passage au visiteur. C'était Smedley Seaton: — petite tenue jaune, sans veste, chapeau de feutre à galon d'or, pistolet fixé à la cuisse droite par des lanières de cuir.

— Bonjour, Monsieur, dit Seaton en se découvrant.

Roger inclina imperceptiblement la tête et, sans répondre, lui désigna d'un geste de la main, un fauteuil en cuir marron, placé devant le bureau. L'officier s'y assit.

— Well! exclama Seaton, vous devez être étonné de voir moi ici?

— J'ai très peu l'habitude d'être étonné, répondit Roger avec une affectation de calme.

— Oui, continua l'officier, après mon geste de l'autre soir...

— Dont je ne me souviens même plus, coupa Sainclair avec hauteur.

Il y avait dans son attitude une si tranquille insolence, que Seaton en fut vexé comme d'une insulte exprimée. Roger le vit rougir du menton jusqu'aux racines des cheveux. Le regard de l'américain s'allumait. Sa main puissante et velue tremblait sur ses genoux. Il faisait effort pour ne pas éclater. Roger s'estima de son sang froid. Il avait remarqué la colère que sa pose provoquait en Seaton. Il s'étudia à l'exagérer. Il prévoyait l'orage que recérait cette visite, mais un goût du risque, qu'il ne se connaissait pas, un fatalisme, baignaient son cœur. Le silence pesait très lourd.

Il fit le geste de casser la cendre de son cigare dans le cendrier. Seaton eut un mince mouvement de recul et de méfiance. Roger sourit. L'officier éprouvait comme une dernière pudeur à avouer le but de sa démarche. Roger pensait, qu'en certaines occasions, l'offensive accordait un privilège, à celui qui la prenait. Il dit:

— Et qu'est-ce que me vaut, Monsieur, l'honneur de votre visite?

Sans circonlocutions, Seaton répondit :

— Voulez-vous dire « moâ » quelle est la nature de vos relations avec Mademoiselle Gaude de Senneville ?

Le nom adoré, prononcé sans gêne, par cet homme détesté, déchira d'un coup sa sérénité railleuse. Et la réponse jaillit, cinglante et péremptoire :

— Si, dans votre pays, un honnête homme fait, à n'importe qui, des confidences sur ces choses intimes, les sauvages que nous sommes ici, n'ont pas encore réalisé cette civilisation là, grâce à Dieu !

— Je n'ai que faire de vos phrases. Répondez à ma question ?

— Etes-vous fou ? rugit Roger, qui s'était dressé de son siège. A qui croyez-vous parler, ajouta-t-il ?

— A un sale nègre que je méprise, répondit Seaton, froid, mais les cheveux hérissés.

— Et qui vous est supérieur en tout, riposta Sainclair avec un sourire cruel.

— Comme vos ancêtres esclaves étaient supérieurs des miens !

— Vous ne savez donc pas, que vous autres, en majorité, n'êtes le produit que d'une horde de pirates, de convicts, d'hypocrites, le déchet de l'Europe ?

Mordu par l'injure, Seaton s'était dressé à son tour, les deux mains posées sur le bureau, perché en avant, la face anguleuse, les tempes gonflées, les maxillaires contractées, formidable comme un cyclope.

— Goddam ! Fils de guenon, paria, cannibale, je vous apprendrai à baver sur ma race.

Métalliques, les insultes sortaient de sa gorge avec peine, en anglais. Il écumaît comme un épileptique.

Roger, martial, ramassé comme une panthère qui allait bondir, lança dans une explosion de rage :

— Que m'importent vos lynchages, vos chaises électriques, le supplice de l'eau, les tortures que vous avez inaugurés en ce pays. Je n'ai peur de rien. Vous croyez, imbécile, que votre domination sur les faibles sera éternelle ? Votre puissance craque, minée par les forces souterraines et silencieuses ! On en a vu de plus solides qui ont péri. Si vous n'étiez pas un primaire, je vous les énumérerais, mais vous ne comprendriez pas. Un matin, hommes mécaniques, vous serez anéantis sous les décombres de vos gratte-ciels, de vos usines. Il n'en restera rien, rien, de votre civilisation de ferraille, de ciment et de linoléum ! car vous n'avez fondé que sur la matière !

Roger était livide, sinistre, empoisonné de haine. Halluciné, sa voix sonnait presque joyeuse.

Interdit, Seaton écarquillait les yeux, comme sous le coup d'une peur superstitieuse : celle qu'inspirent les prophètes ou les fous.

— Oui, barbare !, continuait la voix presque démenté : je suis le nègre que vous assassinez depuis des siècles, mais qui monte maintenant, implacable, des bas-fonds de l'esclavage ; le guerrier, le poète, le danseur, l'enfant, le petit frère de Lucifer : le nègre qui dort depuis cinq mille ans ! Mais je suis réveillé Smedley Seaton ! Allez, je ne vous hais plus. Car le cannibale vous mangera. Le Temps est avec moi. Il aiguise mes crocs, mes griffes qui ne sont pas encore à point.

— Vous voulez savoir si Elle m'aime, si je l'aime ? Oui. Elle n'est pas faite pour vous.

Je lui apporte la poésie, la simplicité, le courage, la joie et la désinvolture. Elle m'offre en retour, les réalités supérieures qui vous sont interdites ! Que lui proposez-vous ? de l'or ? un matérialisme atroce, l'ennui, l'hypocrisie, un ridicule solennel et figé !

Je pourrais vous détruire en ce moment, comme un chien enragé que vous êtes, mais à quoi bon, vous seul ce n'est pas assez, c'est toute la meute qu'il me faudrait décimer !

Epuisé, comme sortant d'un cauchemar, Roger s'était rassis, le front en sueur. Il considérait Seaton, toujours pétrifié, d'un regard lointain, qui le traversait.

L'officier se demandait s'il n'était pas en présence d'un déséquilibré. Une seconde il eut l'idée de lui décharger son Colt automatique dans la tête. Il baissa les yeux vers sa cuisse. Roger n'eut pas un mouvement. Que lui importait d'être tué puisqu'il perdait Gaude, croyait-il.

Pourquoi l'un de ces rivaux, parvenus à la limite de la colère, n'avait-il tenté de réaliser le désir de tuer, qui faisait frémir leurs mains, à tous deux ?

C'est qu'ils comprenaient, dans le désordre de leur passion, que celui, au compte duquel serait mis le cadavre de l'autre, n'aurait plus rien à espérer de Gaude. Roger se disait que, s'il devait périr, au moins, lui laisserait-il une pure image.

Si l'amour est générateur de violence, parfois aussi, chez certaines natures équilibrées, il contrôle cette violence, l'endigue secrètement, dans la ligne de son intérêt.

— Seaton avait repris ses esprits. Il dit à Roger :

— Vous serez châtié de vos impertinences et de vos mensonges. Ce n'est pas vrai, fou ! Elle ne vous aime pas !

Sa voix était douloureuse.

— Allez crocodile, chercher vos gendarmes, répondit Roger d'une voix lasse.

Seaton sortit rapidement, raide de rage.

Le crépuscule d'hyacinthe inondait la pièce. La tête de Roger s'écroula sur les paperasses. Il revit le beau visage de Gaude, la forêt pleine d'ombre rose où la promesse lui fut faite. Il fit revenir à sa bouche, le goût des lèvres pathétiques... Sur le masque de velours, il y avait des larmes...

Deux minutes après, il se redressa. A sa montre-bracelet, il vit qu'il était cinq heures. Il prit une feuille de papier et écrivit :

A Gaude de Senneville

Bonsoir amour ! Je ne sais où je serai, quand ces lignes vous parviendront. Mais ce sera sûrement très loin de vous. En quelque enfer où m'enverra le destin, qui semble avoir parlé contre moi, depuis un instant, vous perdre est tout ce que je regrette.

Si, une fois, par hasard vous daignez vous attrister sur mon sort, songez, pour oublier votre peine, que vous avez été, dans le grand désert que fut ma vie, l'oasis divin qui ne me refusa point sa fraîcheur.

Vous n'êtes cause de rien. J'ai été candide de croire que, par une grâce particulière, seraient dénouées au-dessus de ma tête, les interdictions créées contre ma race.

Dans ma nuit, j'emporte de vous un souvenir tellement vertueux, qu'il sera le bouclier qui m'empêchera de sentir, les disgrâces qui pleuvront sur moi.

Vous souvenez-vous de notre premier entretien à Noailles, au bord de la rivière ? Une parole de moi, avait fait surgir une réalité, qui m'éloignait de votre sillage. Vous eûtes la bonté de m'en gronder doucement.

Hélas ! j'avais raison. L'ennemi veillait...

Adieu, Gaude. Pensez parfois à l'homme infortuné. Soyez heureuse, et souffrez que je baise vos pieds, ô vous qui m'avez fait tant de bien !

Roger Sainclair

Cet adieu achevé, Roger le cacheta et l'adressa. Il traça ensuite un billet pour Pascal Darty où il précisait l'état de ses affaires, les mesures que son ami devait prendre. Il terminait ainsi sa lettre : « Je ne sais, mon cher ami, si nous nous reverrons encore, car le pire peut arriver. Ne sois pas inconsolable. L'un des privilèges de notre race, c'est de savoir sortir avec élégance du carnaval du monde. Mon testament est dans mon coffre, à la Banque. Soigne bien mon cheval : Mousseline. Il aime le sucre. Je te confie ma vieille servante Juliana. Adieu ou au revoir. L'avenir est sur les genoux de Zeus ! (Ton Roger)

Il allait sonner Décius quand il entendit un galop dans l'escalier. Le garçon parut, haletant, épouvanté, en criant :

— Maître ! La maison est remplie de Marines-Corps !

— Je m'y attendais, Décius, répondit-il très calme. Voici deux lettres. Remettez-les ce soir même, en mains propres, à M. Pascal Darty. S'il n'est pas chez lui, attendez-le, même toute la nuit, pour les lui donner.

Le domestique, en tremblant, mit les plis dans la poche intérieure de son paletot.

Au même moment, trois soldats de l'occupation, précédés d'un officier — ils n'étaient que quatre — pénétraient dans la pièce et arrêtaient Roger qui, sans résistance, se laissa passer les menottes.

Ils descendirent. La voiture de la police stationnait devant la maison. Roger y monta avec les gardes. Elle tourna à gauche et prit la direction de la rue du Centre.

— Une femme, parmi les passants attroupés s'écria :

— Quelle misère, Mon Dieu, c'est ce traitement que cherchaient les haïtiens !

L'Angélu, sur la ville, de tous les clochers, égrenait sa sonnerie triste...

*
**

A sept heures, Pascal Darty, en tenue de soirée, était sur le perron de sa villa, à Bolosse, quand il vit venir dans l'allée, Décius, d'un pas vif. « Décius marchant rapidement, se dit-il, quelle catastrophe est-il arrivé ? Il lui demanda de loin :

— Qu'est-ce qu'il y a Décius ?

— Ayayaye M. Pascal, répondit-il, le masque grimaçant. Un régiment de blancs viennent de prendre Me. Roger après lui avoir mis des « minottes ».

— A Roger Sainclair ? sursauta Pascal, renversé.

— Oui, Monsieur Pascal. Voici ce qu'il m'a donné pour vous. Il lui tendit les deux enveloppes.

Pascal brisa le cachet de celle qui portait son adresse, lut, et s'affaissa sur une chaise qui était près de lui, en gémissant :

— Ah, les salauds ! Ils auront sa peau. Je prévoyais que cette aventure où il y avait un « Yanqui » finirait mal pour mon pauvre ami.

Il se releva. Décius lui apprit la visite, les éclats de voix qu'il avait entendus dans la pièce.

— Que faire ; mon Dieu ? dit-il, en serrant le poing.

— C'est bien, Décius, allez prévenir Juliana. Je passerai demain au cabinet.

Le serviteur s'en alla lentement, les yeux rougis.

Pascal prit une voiture qui passait, se fit conduire au bureau de la Gendarmerie où il avait comme ami, un jeune officier américain, sous-chef de police. Il ne l'y trouva pas. Il ordonna au cocher d'aller chez Claude Maxcence qui, à cette heure, d'ordinaire, était à son office de la rue du Quai. Il y arriva.

Le journaliste, dans son carré directorial, entouré d'un groupe de rédacteurs y faisait assaut de punch au rhum et d'esprit.

Claude Maxcence était le directeur du journal «l'Aube» qui paraissait le soir. C'était un homme un peu corpulent, couleur d'orange, de grande taille au visage dur et sensuel de romain de la décadence. Il avait la réputation d'un sceptique sans entrailles. Mais ses amis disaient que derrière le cynique se cachait un sentimental. Son «cruellisme», ajoutaient-ils n'était que la pudeur d'une nature délicate, qui craignait à chaque instant d'éclater en sanglots devant la vie. Avec un brio remarquable, il savait s'adapter à tous les avatars de l'existence haïtienne. L'intervention ne lui fit pas modifier ses méthodes. Il abdiquait parfois ses coins de ciel, parce qu'il avait expérimenté, que les idéalistes sont presque toujours écrasés dans cette affreuse bataille qu'est la vie.

Roger Sainclair l'estimait. Il s'interdisait de le juger. Maxcence était aussi un écrivain du meilleur aloi. Roger disait à son égard «il y a en Maxcence de l'ange et du carnassier. Sa machinerie morale est puissante et délicate comme celle d'une Rols Royce».

La pièce où il se trouvait était petite, meublée de sièges d'acajou, d'un bureau plat, en cèdre. Aux murs, deux reproductions: Le Syndic des Drapeaux, la Leçon d'Anatomie, — des portraits de rédacteurs, des paysages haïtiens. Dans le coin gauche on voyait un coffre-fort Fichet, sur lequel étaient posés des registres. Sur deux petites tables à droite: amoncellement de journaux et de revues étrangers. Au plafond, des tulipes électriques répandaient une lumière violente. De la cour proche, venait une odeur de roses.

— Voici, dit Claude Maxcence, dès qu'il eut vu Pascal, un partenaire sérieux qui nous aidera à épuiser l'exquis jus de cannes, et qui nous départagera sur la controverse, à savoir, de la femme noire, griffe, mulâtresse et blanche, quelle est la plus voluptueuse?

Pascal, avec indignation, les mit au courant de l'événement. Ils en furent tous contristés. Claude Maxcence se leva et dit:

— Je vais au Palais de ce pas, prier le Président d'intervenir en faveur de Roger.

Serge Coutant, un mulâtre brun or, artiste et intelligent, éclata de rire en disant:

— Si le Président dit un mot dans cette affaire, l'occupation coupe ses appointements et lui retire ses gardes, comme elle l'a fait maintes fois, pour vaincre ses résistances.

— Dans quel pétrin se trouve le pays, dit Maxcence. Quand même, je vais essayer de faire quelque chose pour ce brave Sainclair.

*
**

Un récital de Louis Dorfeuille était un événement musical. Ce soir-là, le «Tout Port-au-Prince» se trouvait dans les vastes salons du Cercle-Bellevue.

Gaude et son père y étaient aussi. Dorfeuille s'était surpassé dans la première partie de son programme. Quand il eut joué sa célèbre «Bacchanale Vaudouesque» la salle debout, l'acclama.

Au cours d'un intermède, la nouvelle de l'emprisonnement de Roger s'était répandue dans les groupes. Les uns en parlaient avec indignation, d'autres avec indifférence. Mr. de Senneville fut touché aussi de cette infortune, mais il n'en laissa rien paraître.

Il fut surpris de l'extrême pâleur du visage de Gaude, qu'il attribua, justement, au malheur qui frappait Sainclair. Il comprenait bien qu'elle y compâtait, mais, pas à ce point.

Y aurait-il entre eux un lien sérieux d'amour? s'était-il demandé avec angoisse. Il se promit de vérifier cette présomption, par le prétexte que lui avait fourni son collègue américain qui, dans l'après-midi, au cours d'une entrevue, lui avait fait part des intentions de Smedley Seaton sur sa fille.

Depuis «Noailles» il avait remarqué les jeux discrets et tendres de Gaude avec Roger. «C'était un flirt sans importance s'était-il dit». Cependant, tous ces derniers jours, la bonne humeur de Gaude qui était partie, sa figure, marquée par les perplexités, ses longues rêveries dans le parc, lui révélaient que quelque chose de grave la tourmentait. Il n'avait pas osé l'interroger, dans la crainte qu'elle ne lui avouât son sentiment pour Roger. «Non se disait-il, mes craintes sont illusoires». Mr. de Senneville se surprenait à regretter les louanges qu'il avait faites à Gaude des mérites du

jeune homme, — d'avoir accepté d'être son hôte. Certes, songeait-il, c'est un garçon aimable, mais ce n'est pas de ma faute à moi, si le monde auquel j'appartiens, verrait d'un mauvais œil, l'union de ma fille avec lui».

Pascal Darty arriva dans la salle. Il pria Marcelle Ricard de transmettre à Gaude la lettre d'adieu de Roger. Ce qui fut fait. Gaude alla dans le petit salon des dames, en compagnie de Marcelle et prit connaissance du pli. Humblement, elle pleura. Elle fit dire à Pascal que le lendemain elle lui ferait tenir un mot pour le prisonnier.

Vaguement, Gaude perçut que Seaton était pour quelque chose dans cet emprisonnement. Son amour pour Roger s'accrut à cause même du sort qui l'accablait.

Durant toute la suite du concert elle méditait sur la tactique à suivre pour délivrer Roger. Elle découvrit qu'elle n'y arriverait, qu'en mettant Seaton dans sa partie. Pour cela elle sera aimable envers lui, jusqu'à lui donner l'illusion qu'il était le préféré.

Il était minuit. Dorfeuil venait d'achever son dernier morceau. Smedley Seaton vint prier Gaude et son père d'accepter une coupe de champagne. Ils se rendirent avec lui dans la salle du bar. Après avoir bu, Mr. de Senneville laissa les deux jeunes gens qui allèrent s'accouder à une fenêtre. Avec une indifférence feinte, Gaude parla de l'emprisonnement de Roger.

— Mais pourquoi, Mademoiselle vous intéressez-vous tant à ce nègre? lui demanda Seaton.

— Pas autant que vous avez l'air de le croire, Monsieur.

— Ce n'est pas ce qu'il pense, lui. Ce «colored», Mademoiselle, vous juge capable de l'aimer.

— C'est erreur, Monsieur, de ses sens abusés. Les noirs sont des enfants.

— Qu'on doit fouetter, coupa Seaton ravi.

— Qui prennent leurs désirs, pour des réalités continua Gaude avec un sourire mutilé.

Quel langage pouvait être plus doux à l'entendement de Seaton.

— Si vous saviez, Mademoiselle, combien ce nègre est menteur? Vous l'aviez trop toléré.

— Peut-être, mais qu'a-t-il fait?

— Il rêve de détruire tous les blancs! Il nous a bien fallu enfermer ce macaque furieux!

— Que peut-il contre vous, Monsieur, vous auriez dû vous moquer de ses colères. Il m'est absolument indifférent, mais faites-le libérer Mr. Seaton.

— Je verrai à faire des démarches en sa faveur, mais parlons d'autre chose Mademoiselle que de nègres abjects.

Et, avec un attendrissement soudain Seaton avoua: — Je vous aime beaucoup Mademoiselle Gaude. J'étais très malheureux de vos familiarités avec ce «boy». Maintenant je vous comprends un peu. Je vous aime beaucoup Mademoiselle Gaude. Si vous m'acceptez vous serez heureuse avec moi. Mon Minister, Mademoiselle Gaude a parlé pour moi à votre père.

Elle fut interdite d'apprendre cette démarche. En toute autre circonstance, elle eût planté là ce soupirant. Mais pour Roger elle fit le sacrifice de sa colère et répondit:

— Sans m'avoir consultée, Monsieur? Ne croyez-vous pas votre geste prématuré? Mais nous en reparlerons. Puis-je compter, en attendant, sur votre intervention en faveur de ce garçon?

— Comme vous êtes «faïne» Mademoiselle dit Seaton presque conquis, je ne suis pas responsable de ce qui arrive au nègre, mais pour vous plaire, je tâcherai de faire quelque chose pour lui.

Mr. de Senneville fut satisfait de constater que Gaude avait abandonné sa première attitude. «Son abattement de tout à l'heure était l'effet d'une sensibilité surprise, et non un signe d'amour pour Roger, pensa-t-il». Cette interprétation qu'il croyait juste le rasséna. Allégé de ses doutes, il put regretter pleinement l'incarcération de son jeune ami.

Gaude s'était à peine assise dans la voiture, pour rentrer chez elle, qu'elle avait repris son masque inconsolable. Mr. de Senneville fut encore la proie de ses alarmes.

— Quel malheur, dit-il, a frappé Mr. Sainclair!

— Mais, papa, ces Américains sont des criminels!

— Tu ne sais pas, Gaude, on parle de massacre que Sainclair rêvait d'accomplir.

— Ce n'est pas vrai. Ils le torturent inutilement!

— Qu'en sais-tu, Gaude? Avec ces noirs, on n'est jamais sûr de rien. Je le plains sincèrement, mais... la politique...

Gaude se tut et fut étonnée du peu de commisération que provoquait en son père la détention de Roger. Elle savait cependant, Mr. de Senneville passionné d'équité. Ce détachement lui fut l'indice qu'il avait démêlé son inclination et la blâmait. Courageusement, elle se décida à la lutte.

Ils arrivèrent à leur villa, et s'attardèrent au salon à prendre un thé de corrossol que Maxoule leur préparait chaque soir.

— Tu sais, Gaude, j'ai reçu ce soir, pour toi, presque une demande en mariage. Je ne sais pas si c'est toi qui as autorisé le prétendant à me faire prévenir?

— Je n'ai permis à personne, répondit Gaude, moitié agressive, de vous parler de rien, papa.

— C'est drôle! L'Ambassadeur Américain m'a cependant touché des vœux de Mr. Seaton à ton égard. Il paraît qu'il est bien noté, de bonne famille, brillant avenir et fortune. Je me fais vieux, Gaude...

— Il peut avoir toutes les qualités, je ne l'aime pas, et je n'en voudrai jamais, répondit-elle avec sécheresse.

— Je ne te l'impose pas, ma chérie. C'est à ta libre convenance. On m'en a averti. Je t'en parle. Tu ne me gênes nullement. Mais ne prends donc pas, petite, cet air tragique, ajouta le diplomate en souriant.

— Même si Mr. Seaton ne me déplaisait pas tant, je ne pourrais pas l'agréer, précisa Gaude.

— Et pourquoi? demanda Mr. de Senneville avec méfiance.

— Parce que... répondit Gaude, calme et volontaire, je me suis déjà promise.

— Tu... tu... t'es promise! balbutia Mr. de Senneville, en se levant de son fauteuil, pâle, les yeux dilatés, tandis que sa tasse de thé tombait en éclats, sur le tapis.

— Oui, confirma Gaude les yeux baissés.

— A qui donc? rugit presque Mr. de Senneville, les traits irrités.

— Je me suis liée, répondit-elle, en détachant les syllabes, à Mr. Roger Sainclair.

— Es-tu folle? malheureuse, protesta Mr. de Senneville d'un timbre bas et violent, en s'avançant vers elle, d'un pas.

— Je suis très lucide, mon père. Je vous ai dit ce que j'ai décidé.

— Tu ne feras pas cela, tu entends, tant que je serai vivant. Je ne sais pas si je ne te préférerais pas morte.

— Ah! Ah! c'est cela, j'avais remarqué vos appartés mystérieux. Mais un mariage entre toi et ce garçon me paraissait tellement illogique, que je ne te croyais pas capable de le penser même.

— C'est ton opinion, mon père, moi j'ai la mienne. Mon choix te déplaît, mais il satisfait ma raison et mon cœur. Je crois que moi seule, suis apte à décider et conclure sur ce chapitre. Roger Sainclair est un homme de couleur, mais sa nuance ne nuit pas à ses mérites. D'ailleurs qu'on les conteste, c'est l'affaire des autres. Moi j'ai choisi, et j'y persévérerai, quoi qu'on puisse penser de lui. S'il meurt seulement, je ne l'épouserai pas.

Gaude s'exprimait calmement, mais Mr. de Senneville lisait sur sa face aquiline, une conviction impavide.

Cette volonté froide l'impressionna. Il se fit tendre. Il connaissait aussi l'entêtement de ce sang des Senneville: vieux marins bretons. Sang farouche et orgueilleux, adorant le danger et le rare, lent à s'engager, mais buté, une fois le parti pris, s'y cantonnant contre la sagesse parfois, parce qu'un mot s'était échappé.

— Mais ma chère enfant, dit-il, d'une voix persuasive, en t'opposant mon refus, en cette circonstance, je ne suis mû, personnellement, par aucun préjugé contre Roger Sainclair. Je suis guidé par le sentiment de ton bonheur et peut-être le sien aussi. Vous seriez deux malheureux dans la vie. Tu ne t'imagines pas, dans notre monde avec ce mari de couleur? Tu n'entends pas les réflexions qui éclateraient sur votre passage à tous deux. Tu regretterais ta générosité. Et lui, dont la sensibilité me paraît si fine, serait écorché à chaque seconde. Sa souffrance serait augmentée, des manières mêmes que tu prendrais pour lui faire oublier sa disgrâce. Tu crois l'aimer Gaude? Il n'y a en toi, pour ce garçon, en ce moment, que prestige du nouveau, raffinement d'altruisme. Plus tard quand tout cela serait décoloré, un geste, un regard, une parole involontaires, feraient surgir entre vous, des incompatibilités obscures que ne pourrait apaiser aucun amour. Peut-être, je te connais, par orgueil, tu souffrirais en silence, tu n'avouerais pas, mais tu souffrirais.

Nous ne sommes pas, Gaude, des dieux, mais de pauvres êtres condamnés par la nature, il paraît, à vivre sur les plans distincts qu'elle a établis, asservis aux codes humains, aux jugements de nos pairs, aux lois et habitudes de notre sang. Nous payons dès que nous nous en écartons.

Dans la vie, Gaude, on ne fait pas ce que l'on veut. Il y a, des règles qui nous limitent. Les conventions sociales, même injustes, sont plus souveraines que nos beaux sentiments. En s'y conformant, on souffre parfois, mais davantage en les transgressant. L'abolition des préjugés, le mélange des races, cela viendra peut-être un jour, mais à l'heure qu'il est, le genre humain ne peut réaliser cette communion, qui demeure un idéal. Que veux-tu? Ce sont là des faits, ma chérie, contre lesquels il est peu sage de se rebeller. Nous sommes forcés de nous soumettre aux principes inéquitables peut-être, mais régnants.

J'estime Sainclair, plus que tu ne le crois. N'ai-je pas été le premier à te louer ses vertus? Mais que veux-tu? Qu'il soit mon gendre? C'est impossible. Même ma carrière s'en ressentirait. Car je suis obligé de constater que, malgré les grands mots, le monde est hostile aux races de couleur, même chez nous, qui sommes les plus affranchis sur cette question.

Roger Sainclair serait l'homme le plus complet du globe, que toute sa splendeur ne désarmerait pas notre caste. Le blanc le plus sot, le plus pauvre, le plus laid, le plus mal bâti, sera plus considéré que lui. On ne verra jamais autre chose en sa personne que la race d'où il vient.

Tâche mon amour de vaincre ce sentiment, en opposition avec les réalités.

Mr. de Senneville, le visage altéré de mélancolie s'était tû et caressait la joue humide de Gaude.

Le raisonnement du diplomate avait ébranlé sa décision, mais son orgueil voulait tenir le coup.

Elle restait silencieuse, songeuse, les yeux fixés sur un vase où une rose s'effeuillait. La grande pendule de Boule sonna minuit. Gaude pensa que Roger, dans son cachot, devait être désespéré à cette minute. La pitié nourrit sa flamme. Ce fut pour elle la preuve que, malgré toute dialectique adverse, son amour était vivant. Elle gémit en tordant ses mains.

— Trouve, papa, un moyen de le faire libérer. J'essaierai de l'oublier.

— Mais, ma pauvre enfant, je n'ai pas le droit d'entreprendre une pareille démarche. Je suis très sensible au sort de ce garçon. Je ne puis cependant lui offrir que ma muette sympathie.

Il y eut un silence.

Gaude combinait sa stratégie. Toute la capacité de ruse dont la femme est enrichie, pour notre heur et malheur, était en travail en elle, pour capter la clé qui ouvrirait la cellule de Roger.

Elle pensa que, pour la vérité apparente de la partie qu'elle avait décidé de jouer avec Seaton, pour atteindre son but, il lui fallait laisser à son père, l'impression, que son argumentation avait déraciné sa conviction. Elle dit :

— Ne donne pas encore, père, ma réponse, si on te reparle de la demande de Mr. Seaton. Je vais réfléchir. Peut-être avez-vous raison...

Mr. de Senneville fut presque dupe de cette subtilité. Il prit la main de Gaude qu'il caressa, admirant secrètement sa haute sensibilité.

Ils gagnèrent leur chambre.

Etendue sur son lit, Gaude relut l'adieu de Roger. Ses yeux se brouillèrent.

Il me faut délivrer ce cher ami ! dit-elle.

*
**

Le pénitencier de Port-au-Prince est un vaste bâtiment à quatre divisions, en ciment, entouré de murs crépis, armés aux sommets de tessons de bouteilles. Il se dresse dans la partie sud de la ville.

Durant la période haïtienne, ce lieu n'était pas exempt, hélas, non plus, de scène de barbarie. Ses conditions hygiéniques n'étaient pas toujours des meilleures. Aujourd'hui, sous la férule yankee, son aspect et son atmosphère s'étaient améliorés, mais aussi, il était devenu, avec la méthode américaine précise, moderne, consciente et inexorable, le laboratoire parfait de la souffrance humaine.

Aussitôt la grande grille en fer forgé fut refermée, en crissant, derrière Roger Sainclair, il se trouva en présence de l'officier chef de la prison. Walker Kelsey, surnommé par les détenus : «Bâton-Fer».

Il vint s'occuper de son nouveau pensionnaire. C'était un homme de trente cinq ans environ; de haute taille, d'une musculature d'athlète, à la chevelure de flamme qui s'hérissait, comme des poils de porc-épic, au-dessus d'un masque bestial, couleur de carotte, piqué de points noirs, éclairé de deux horribles petits yeux verts. Dans la prison, il était invariablement vêtu d'un pantalon d'équitation jaune, d'un gilet de tricot ajouré, au travers duquel saillaient, de la poitrine et du ventre, des touffes de poils pâles. Il était toujours chaussé de hautes bottes de cuir vineux, et brandissait, tout le temps un lourd bâton, retenu à son poignet velu par une chaînette d'acier.

Comme aide, il avait le lieutenant Farwest, surnommé aussi par les prisonniers : «Manche-Nacre», à cause d'un revolver avec la crosse duquel il frappait à la tête les détenus.

Mince et blond, de taille moyenne, profil d'épervier, la cruauté n'était trahie en lui que par son sourire ambigu, découvrant des dents d'or, sourire qui faisait pisser de peur, certains forçats, dans leur culotte bariolée.

Kelsey avait-il reçu des ordres spéciaux pour Roger Sainclair? — Peut-être. Car aussitôt qu'il fut devant lui, l'officier porta la main au collet du prisonnier, déchira sa chemise de soie, tâta l'homme sur tout le corps. Cette formalité achevée, il lui dit d'une voix nasale :

— Comprenez, vous, en prison, pas de phrases!

Roger Sainclair sourit avec dédain. Clac! une gifle violente. Roger riposta, — car ses poignets étaient toujours liés — par un crachat, lancé en pleine face. Ce fut fou.

Les deux officiers se ruèrent sur lui. Il fut renversé sur le parquet cimenté. Talons, poings, furent mis en jeu par les deux geôliers, contre l'homme menotté.

«Manche-Nacre», tandis que l'autre le maintenait par la gorge sur le sol, courut dans une pièce voisine, revint avec avec une petite machine électrique à manivelle, desserra les dents de Roger, introduisit dans sa bouche,

l'électrode fixée à un cordon et tourna la manivelle, la tourna, la tourna, la tourna. Les tempes se gonflaient, les yeux injectés de sang s'exorbitaient; la bouche crispée bavait. Sur le sol, le patient se tordait comme un gros serpent. «Manche Nacre» tournait la manivelle, la tournait encore, la tournait toujours. Roger avait cessé de remuer. L'opérateur s'arrêta, le croyant mort. Mais Roger bougea et se releva pantelant, le visage maculé de salive, de poussière et de sang. Assis sur la surface cimentée, toutes ses peintures craquant, il parla d'une voix dolente.

— Misérables! Pourquoi ne me poignardez-vous pas? Ne me laissez pas en vie, vous le regretterez!

Manche-Nacre sourit. Kelsey frappa ses deux mains, l'une contre l'autre. Deux gendarmes bondirent, s'emparèrent du prisonnier, lui retirèrent ses menottes, le poussèrent dans un couloir. Il fut jeté comme une loque, dans un cachot du deuxième carré, nu comme un caveau.

Couché sur la dalle froide, face au sol, le bras en rond soutenant sa tête douloureuse, le visage tuméfié, la bouche enflée, ses belles dents ébranlées dans leurs alvéoles, Sainclair ne se plaignait pas, mais deux larmes sanguinolentes, coulaient de ses yeux éteints, aux paupières meurtries.

Sept heures sonnaient à l'église de Saint-Louis de Gonzague. Le silence couvrait le pénitencier. Il n'était troublé que par le pas des gardiens dans la cour, et des tintements de clés.

La brise apportait les miaulements lointains d'un saxophone...

*
**

Lorsque l'aube teinta le ciel léger, Roger somnolait sur la dalle. La voix des prisonniers, entrant dans le carré, pour les travaux, l'éveilla. Il se mit debout, s'étira, et alla appuyer son front blessé, aux barreaux de la grille du cachot. Tout son corps lui faisait mal. Mais la souffrance avait comme ressuscité sa force morale. «Je perds Gaude, se disait-il, mais la haine me reste». Il était d'attaque, moralement, comme ces taureaux de race qui, en entrant dans l'arène, se résignaient à périr sans foncer, mais que stimulent les banderilles du picador!

Les détenus qui apportaient des gravois, de la chaux et du ciment pour le mortier d'une construction qu'on ajoutait à l'étage du bâtiment d'en face, se dévisagèrent, avec cette curiosité heureuse des voyous, satisfaits de voir un homme qu'ils devinent d'une classe supérieure, dans une position identique à la leur.

Cependant, l'un d'entre eux, à allure distinguée, le considérait avec une sympathie mêlée de pitié. Ebahi, Roger reconnut Pierre Lagir, le jeune journaliste, condamné aux travaux forcés, par la Cour Martiale, pour un article humoristique. Trois mois du régime avaient fait du beau garçon, un vieillard. Roger prévint, sur le facies du journaliste, l'image de sa destinée.

— C'est toi, Lagir, bonjour! Je ne te reconnaissais pas, dit-il.

Le forçat sourit en guise de réponse.

— Fermez votre bec, hurla le gendarme, armé d'un fusil automatique et la taille ceinte d'une cartouchière. Prisonnier politique pas communiquer avec d'autres, ajouta-t-il.

Un instant après, un geôlier vint ouvrir la porte du cachot de Sainclair et lui demanda s'il n'avait pas «un besoin». Il sortit. En s'en allant, il eut le courage de sourire, car il vérifiait en lui, l'impérieuse violence des basses lois naturelles. Il n'y a pas d'héroïsme contre cela.

Rentré dans son cachot, il se mit à marcher dans la pièce assez grande. Il leva la tête et lut sur le mur, écrit au charbon: «ici paradis terrestre». Plus loin: «Vive la civilisation», encore: «Nous vous apportons l'honneur et le bonheur». En dessous, cette suscription: (déclaration de l'amiral Caperton, le jour du débarquement en Haïti).

Roger voulait rire, mais il ne le pouvait, sa bouche lui faisait trop mal.

— Voici, dit le même geôlier qui était revenu.

Il lui tendait entre les grilles, une timbale ébréchée, en fer-blanc, où il y avait une eau sale, appelée «café» avec un morceau de cassave raccorné. Roger ne fit pas un geste.

— Ah! rit le gendarme, tu fais le fier? Tu ne veux pas manger la nourriture que donne «le blanc»? Il s'en alla.

Mouvements dans la cour. «Bâton-Fer» passait l'inspection.

Son contrôle terminé, l'officier s'avança, goguenard, vers le cachot de Roger qui, assis sur le sol, affectait de ne pas le voir.

— Debout! dit «Bâton-Fer».

— Que voulez-vous encore? lui demanda Roger d'une voix lasse.

— Gendarme! gronda «Bâton-Fer».

Un gendarme bondit, se planta devant lui, et répondit, tout en marquant le pas: «Yes, sir!».

— Ouvrez porte! ordonna l'officier. Le geôlier ouvrit.

Kelsey tira son pistolet et entra. Dédaigneux, impassible, Roger toujours assis le considérait.

— Vous, «Black-Prince», dit Kelsey en ricanant. Moâ dompter vous, moâ faire vous nettoyer latrines. En attendant moâ donner vous cadeau harde macaque. Vous pas porté encore costume tussor et chemise soie «longtime».

— Vous, pas vouloir lever? Goddam! cria «Bâton-Fer».

Deux marines blancs, à trogne de bouledogue, s'étaient avancés, prêts à sauter sur le détenu. A quoi bon? pensa Rogér me faire maltraiter encore par ces sauvages. Il se leva, et fut conduit à l'infirmerie de la prison où, un jeune Officier de santé américain, pensa son visage. Ce petit médecin ne lui parlait pas, mais Roger devinait sa sympathie à son regard et à la douceur de ses gestes.

Ensuite, il fut dirigé vers la conciergerie où il revêtit l'uniforme des forçats: pantalon dépassant à peine les genoux, vareuse au col évasé, calotte, le tout fait en toile à matelas bleue, rayée de rouge.

Il repartit suivi de deux gardes.

Derrière lui, retentissait le ricanement des Barbares...



Pascal Darty, depuis trois jours, essayait vainement d'obtenir l'autorisation de voir son ami. La consigne était inflexible. Le prisonnier était au secret. A mesure que les heures s'enfuyaient, Pascal Darty redoutait d'apprendre que Roger s'était fait tuer.

Ce jour-là, à trois heures de l'après-midi, tandis qu'il était en face de la prison, dans un petit café, il vit y pénétrer un gendarme noir, qui portait sur la manche gauche de sa chemise jaune, des galons de sergent. Il l'aborda. Après trois tournées, Pascal lui proposa, en appuyant sa demande d'une pièce de dix dollars, de remettre un billet à Roger. Le gendarme refusa l'argent, prit le billet et dit:

— Si je suis pincé, c'est cinq ans de travaux forcés, mais qu'importe!

Il partit. Pascal Darty resta quelques secondes à la galerie du bar. Il examina le mur épais de la prison, la barrière de fer, comme si, par un miracle, il allait en voir sortir son camarade.

L'amitié vraie, comme l'amour, crée des mirages. Peut-être même avec plus d'intensité, car elle n'est que poésie pure, et n'est pas amoindrie par la préoccupation charnelle de l'amour.



Ce même après-midi, Gaude, attendait la visite de Smedley Seaton qui s'était annoncé par téléphone.

Elle était assise dans le parc sur un banc de pierre, perdue dans une douloureuse méditation. Dans la matinée, Marcelle Ricard était venue la voir. Depuis Noailles, leur amitié s'était resserrée. Avec mélancolie elles avaient parlé de leur ami commun. Marcelle avait rapporté à Gaude, — d'après ce qu'on lui en avait dit, — la dureté du régime du pénitencier. A un moment, Gaude lui avait demandé:

Croyez-vous, Marcelle, qu'on l'y tuera?

— Peut-être non, Gaude mais papa craint qu'il ne provoque lui-même la fin.

Les yeux des deux jeunes filles s'étaient voilés. Marcelle était partie, en promettant à Gaude de revenir lui apporter des nouvelles que, sûrement, Darty, ne manquerait pas de venir leur donner, le lendemain.

Depuis la scène avec son père, au retour du récital de Dorfeuil, Gaude était davantage tourmentée par son irrésistible passion. Mr. de Senneville la traitait avec une douceur calculée.

Esprit subtil, averti des mouvements, auxquels sont soumis les âmes, entraînés par de longues hérédités, à la culture des beaux sentiments, il avait plus d'indulgence que de colère pour la passion de sa fille. Cela ne l'empêchait pas pourtant de considérer toujours le mariage entre elle et Roger d'une criante inconvenance.

Au cours d'un déjeuner, auquel Gaude n'avait touché que du bout des lèvres, il lui avait dit avec tendresse:

— Mais, ma chérie, il vaut mieux que nous rentrions en France, si tu dois tant souffrir ici!

— Non, papa, avait-elle répondu avec vivacité, ce n'est pas possible!

Le sens intime de cette réponse était peut-être resté fermé au diplomate. Gaude jugeait que, partir à cette minute, serait une désertion, en face d'un difficile et beau devoir.

Jouer la partie avec Smedley Seaton, pour obtenir la libération de Roger, était à cette heure, son objectif immédiat. A cette fin, elle appréciait la déloyauté même, comme une arme licite.

— Mademoiselle, vint lui annoncer Louis-Quatorze avec son éternel sourire, «un blanc» est au salon.

Sans hâte, Gaude se leva et s'y rendit. Elle avait maintenant la démarche lente et balancée des créoles. Le climat avait agi sur elle.

— Bonsoir, Mademoiselle Gaude, dit Seaton en s'inclinant.

— Bonsoir, M. Seaton. Comme c'est regrettable que mon père soit absent.

— Oh! Cela ne fait rien, répondit Seaton, en rougissant, vous ne craignèz pas, j'espère, d'être seule avec moâ.

— Au contraire, M. Seaton, nous serons plus à l'aise pour causer. Je vous vois avec plaisir. Vous venez, sans doute, m'annoncer que ce pauvre garçon est relaxé?

— Pourquoiâ, Mlle Gaude, tant vous fatiguer pour ce colored? Laissez qu'on lui donne une petite «*lesson*» de «*modestiu*»!

— Il paraît, Mr. Seaton, que ces leçons sont... un peu sévères, répartit Gaude en souriant avec peine.

— Pas tant que cela, répondit Seaton en un rictus. Le nègre n'en mourra pas. Ils ont la vie «*dioure*», Mlle Gaude. Et puis, même dans nos punitions, nous autres Américains, nous n'oublions pas les commandements de «*Dhijious Craïst*».

Gaude sourit encore amèrement.

Inhabile à interpréter les nuances, Seaton prit ce sourire pour une ironie, contre le jeune homme et murmura, soudainement tendre.

— Me direz-vous, ce soir, Mlle Gaude, le mot qui me rendra heureux? Je ne connais pas assez votre «*language*» pour vous exprimer ce que pour vous j'ai là (il avait touché son dolman à la place du cœur) mais je vous aime, Mlle Gaude, plenty! plenty! Wonderfull!!!

Seaton, qui semblait n'avoir à la place du cœur, qu'un bloc d'acier, était percé par l'amour. Lamentable, tourmenté, gêné, humble, il devenait sympathique. Avec quelque amitié Gaude lui répondit.

— Je suis touchée, Monsieur Seaton, de vos sentiments, mais soyez patient. Je me fais une idée assez sérieuse du mariage, pour ne m'y engager qu'après mûre réflexion.

— J'attendrai un siècle, Mlle, pour l'«*achèvement*», mais accordez moâ une promesse ferme?

Ces mots de «*promesse ferme*» ne plurent pas à Gaude.

Elle leur donna, par une inconsciente injustice, une couleur commerciale que l'amoureux n'y avait point introduite.

Gaude jugea ces mots insultants. Tout son plan d'atermoiements, de séduction, chancela sur sa base. Et c'est d'une voix inamicale qu'elle répondit:

— Je ne peux, Monsieur, vous donner aucune promesse ferme!

— Ah! gémit Seaton, il paraît vraiment, comme il l'a dit, que c'est le sale nègre que vous aimez?

Gaude s'oublia. Et puis, la dissimulation n'était pas dans sa nature. Elle en avait assez aussi, de souiller elle-même, l'ami malheureux qui avait toutes ses préférences. Elle jeta:

Si M. Roger Sainclair vous a appris, Mr. Seaton, que je l'aime, c'est vrai! S'il ne vous l'a pas fait savoir, je vous en informe.

Elle avait cambré sa poitrine, une lueur de défi avivait son regard:

— Je vous apprends encore que je suis Française, moi! L'être humain n'est pour moi digne d'attention, que lorsqu'il se distingue des brutes, par ses qualités morales intellectuelles. Je souhaiterais à beaucoup de blancs, d'être aussi blanc d'âme que M. Roger Sainclair!

Abasourdi, les yeux de Seaton s'étaient dilatés comme ceux d'un aveugle né, qui viendraient brusquement de s'ouvrir à la lumière.

Il baissa la tête et dit avec douleur:

— Je savais bien que c'était lui que vous aimiez!

— Et après? Ai-je des comptes à vous rendre. Si cela me plaît?

Seaton s'était mis debout, la face défaite. La tristesse de sa figure exprimait la haine pour Gaude et Roger. Il mordit ses lèvres jusqu'au sang et murmura entre ses dents:

— All right!

Il chercha son couvre-chef des yeux. Gaude toucha un bouton près d'elle.

Louis-Quatorze parut souriant. Gaude lui fit un signe sur le képi. Le garçonnet le donna à Seaton.

— Et maintenant, dit Gaude en regardant l'officier dans les yeux, allez l'écarteler, mais ne venez plus me dire que vous êtes des civilisés!

Seaton sortit comme un homme «*synthétique*».

Dès que l'officier fut parti, Gaude mesura le désastre.

«*Qu'ai-je fait*, se dit-elle. Je viens de décider, peut-être, par mes paroles, la mort de ce cher ami.

Désespérée, ne sachant plus à quel saint se vouer, elle se surprit à murmurer pour Roger, de vieilles prières qu'elle croyait avoir oubliées.

*
**

Le prisonnier, dans sa cellule, se croyait abandonné de tous. Et voici qu'un gendarme, en passant devant son cachot, avait lancé entre les grilles, une petite boule blanche. Il avait bondi dessus. Avec précaution, il avait déplié le papier. O éblouissement! C'était un message de Gaude! Son désir de vivre s'était décuplé. Il sera humble, obéissant, obséquieux même, devant Manche-Nacre et Bâton Fer.

Il était une heure. Le plat de maïs moulu, posé sur le carreau, qu'il dédaignait, lui sembla un régal divin. Avec avidité, il mangea la grossière nourriture.

Debout, à la grille du cachot, il regardait les prisonniers qui travaillaient dans le carré. A un certain moment, l'un des gardes avait servi un coup de fouet à un forçat qui lanternait la besogne.

— Ne me frappez pas, avait répondu le détenu. Je ne suis pas un prisonnier politique!

C'était un homme gras, encore jeune, d'un noir bleu.

Manche-Nacre qui venait d'arriver, ordonna à deux gendarmes de lier le rebelle à un poteau en ciment, près d'un puits dans la cour. Ce qui fut fait avec une corde, après qu'on l'eut déculotté. Le derrière charnu du forçat se bombait comme du caoutchouc noir.

Et la fustigation commença, avec des pénis desséchés de bœuf, que maniaient deux gendarmes. Le prisonnier hurlait à attendrir les pierres. Les coups pleuvaient. Manche-Nacre jouissait visiblement de la souffrance du prisonnier. Les gendarmes pouffaient des rires. Les forçats de l'équipe n'osaient tourner leurs yeux vers la scène.

Trois minutes! La fessée se perpétuait, atroce, infernale, ponctuée des plaintes sourdes du fustigé, qui n'avait plus la force de pousser des cris aigus, mais seulement des gémissements rauques et doux, tour à tour, — houg... houg... houg... houg... houg...

— Tonnerre! rugit l'un des fouetteurs, en bondissant en arrière.

Le martyr, sous l'action des coups de fouets, venait de projeter quelque chose..... par son sphincter.....

Manche-Nacre et les gendarmes se tenaient les côtes pour rire.

Le prisonnier aurait péri sous les verges, sans la venue de Bâton-Fer, qui ordonna la fin du supplice.

Le postérieur de l'homme, zébré de longues et profondes déchirures entrecroisées, offrait un effrayant tatouage vif, d'une géométrie byzantine, en rouge cardinal.

Roger, debout, à la grille de son cachot, assistait au spectacle, la mort dans l'âme.

Les autres, se disait-il, fusillaient dans une crise de passion, c'était ignoble — mais préférable à cet assassinat à froid.

Une gendarme infirmier vint, avec un tampon d'ouate imbibé de teinture d'iode, qu'il passa sur la chair sans peau presque du patient. Quel hurlement poussa le forçat? Ce n'était ni humain ni bestial.

On délia le prisonnier. Un tremblement agitait ses jambes.

— Montez pantalon! dit Manche-Nacre.

Avec lenteur, peureux du contact du tissu sur ses fesses, il hésitait.

— Faites-vite! f...tre! rugit Manche-Nacre.

L'homme s'exécuta.

La toile de la culotte, où perçaient de larges tâches de sang, épousant étroitement la chair gonflée, ne faisait pas un pli. Il fut remis au travail. Les gardes s'éloignèrent un moment.

L'équipe des forçats cessa de travailler. Le fouetté, yeux révoltés, en zigzaguant, s'approcha, en réfléchissant, du cachot de Roger. Son visage était comparable à ceux des nègres, de l'hallucinant tableau du Musée de Bruxelles, où Rubens a mis toute l'agonie du monde.

— Qu'avez vous fait? lui demanda Roger. Il ne répondit pas.

Pierre Lagir, qui brassait philosophiquement un mortier avec une pelle, répondit:

«C'est l'homme condamné, il y a deux mois, par le Jury, pour avoir pratiqué une opération césarienne, sur une jeune paysanne, — opération dont elle est morte, naturellement.

— Ayayaye! Mr. expliqua le prisonnier, c'est la famille qui m'avait requis, parce que j'ai «la lumière». C'est un malheur qui m'est arrivé. J'avais toujours réussi.

— Vous êtes «papa-loi» aussi dit Roger. Et pour combien de temps êtes vous condamné?

— Aâh! répondit-il, d'une voix brisée, je suis ici pour «Perpétuel-Secours»!

Des coups de sifflets stridents emplissaient le pénitencier, des commandements en anglais. Les gendarmes couraient. Dans le couloir, entre la cuisine et le mur du deuxième carré, les prisonniers passaient en flots noirs. C'était une fuite éperdue de dos ployés, cinglés de coups de fouets.

Hâtivement, les forçats se remirent au travail.

— Qu'y a-t-il Lagir? interrogea Sainclair.

Pâle, la main en cornet sur sa bouche, le journaliste répondit d'une voix craintive et basse:

— Gymnastique!

Cela consistait à faire courir les prisonniers dans une vaste cour d'à côté, pendant une demi-heure pour les délasser. C'était un spectacle de haut-plaisir, auquel certains officiers de l'occupation prenaient goût à assister, en compagnie de leurs femmes et de leurs bébés roses.

Bâton-Fer apparut et fit ouvrir la porte du cachot de Roger.

— Vous, sorti! dit-il. Exercice!

Roger s'était promis de vivre. Le billet de sa Dame était sur son cœur, comme un talisman. Il sortit. Il fut mis dans une équipe. Et, parmi les voleurs et les assassins, il fit l'exercice, sous le fouet et le soleil.

Parmi les spectateurs, accoudés qu'on balcon de la Conciergerie, il reconnut Smedley Seaton qui riait bassement, en le désignant du doigt, à une belle Américaine, vêtue de crêpe georgette jaune citron.

Un coup de sifflet. C'était l'arrêt des évolutions. Il était cinq heures. En sueur, les hommes se regroupaient pour regagner leurs cellules. On reconduisit Roger dans la sienne, toujours seul. Il voyait l'entrée des autres détenus. A droite et à gauche de chaque porte, deux soldats blancs étaient postés, une verge au poing. A chacun des prisonniers qui bondissait dans la pièce, à l'appel de son nom, les deux marines appliquaient jumelé, un vigoureux coup de nerf de bœuf.

— C'est le bonsoir, se disait Roger. Et cela s'appelle aussi «maintenir la discipline, initier les races inférieures aux beautés de la civilisation»...

*
**

Quinze jours après, Roger fut traduit en Cour Martiale. Le jugement dura dix miutes. Ce fut rapide, atroce, comme sait l'être la justice militaire — et de plus, américaine.

Il était accusé de conspiration contre l'occupation. Il opposa à toutes les questions un silence immuable.

Il était sale, squelettique, la figure barbue, crispée de souffrance. Avait-il conscience du drame où l'on jouait avec sa vie? Non. Il était halluciné. Les vêtements jaunes des juges lui apparaissaient d'une blancheur immaculée, — leurs faces glabres, cruelles jusqu'à la bouffonnerie, où se lisait le dédain de la souffrance humaine, lui semblaient diaphanes et fraternelles. Quand la bouche du grand prévôt se tordit, pour rendre le verdict de cinq ans de travaux forcés, Roger, crut entendre que le Tribunal l'avait jugé innocent. Les mots de la sentence caressaient son oreille comme des paroles d'amitié.

Tout à coup, un bouledogue énorme qui sommeillait sur le parquet de la pièce se leva, haussa la mâchoire et bailla. Roger frissonna de peur. Il venait de comprendre qu'il était perdu. Une angoisse affreuse noya son âme. Par quel miracle d'orgueil put-il retenir ses larmes? Il regarda ses juges et le seul témoin à charge, Rozember Martial. Celui-ci éclata en sanglots, sous le mépris tranquille du regard.

Alors, aux yeux de Roger, les habits blancs de tout à l'heure devinrent couleur de sang, — les visages diaphanes et fraternels se muèrent en trognes de démons, misérables de haine et d'ironie. La peur instinctive des noirs, devant les choses et les êtres incompréhensibles le saisit aux entrailles. Un papillon d'or entra dans la pièce et frôla sa figure fiévreuse. Il eut l'impression d'être touché par l'aile froide et fatale du destin. Il se résigna à mourir. Et la pensée du repos dans la terre, imprégna de douceur sa tête ardente.....

*
**

Ce matin-là, il était neuf heures. Le soleil, entrant par les grilles du cachot, y allongeait de belles lignes droites. Roger était paré de clartés, couché sur la dalle tiède de sa cellule. Comme il arrive parfois, à l'homme solitaire et malheureux, il occupait son esprit à des riens, pour oublier sa détresse. Avec un plaisir d'enfant, il suivait les évolutions d'un minuscule insecte, couleur d'argent, qui s'évertuait à saisir les mouches qui se posaient sur le carreau de la pièce. Le petit rapace, tour à tour, faisait le mort pour mettre les diptères en confiance, puis, bondissait, terrible et capteur. «Voici le drame de l'existence, songeait le prisonnier. Les faibles et les maladroits en font les frais».

La vie pensait-il encore, serait un spectacle pas trop triste, si les races, en une pure solidarité, les unes apportant aux autres leurs qualités, s'évertuaient à se rapprocher de l'être idéal, rêvé par les philosophes. Compagnons d'un douloureux voyage, dont la fin est mystérieuse, pourquoi ne pas employer les heures brèves de la route, à s'entr'aider sans violence, à se rendre moins moroses les étapes de la dure traversée.

Mais hélas, murmurait-il, avec tristesse, nous sommes des animaux qui nous haïrons toujours. La tragédie d'hier n'est pas près de finir. L'antique désir de rapt et de domination, restera le fond éternel de l'homme. L'humanité, dans sa course vers le néant ou le renouvellement, ne fait que s'arrêter un instant pour respirer, essuyer ses mains rouges, fabriquer de nouvelles armes, et repartir vers les massacres.

Les forts d'aujourd'hui croient-ils que leurs victimes ne se ressaisiront pas un jour? La vie alors à une catégorie d'hommes serait un don inutile?

Avec un effroi, mêlé de joie, Roger Sainclair, couché sur le macadam de son cachot, entendait le pas formidable de la Guerre qui vient, la vraie Grande,

celle des Races, celle des classes, — qui biffera d'un large trait de sang, ce qu'on dénomme vaniteusement les Temps Modernes, depuis la prise de Byzance!

L'égalité, méditait-il, n'existe pas entre les individus, mais elle est évidente entre les Races, dont chacune contient un nombre infini de valeurs, qui ne demandent qu'un peu de sympathie pour fructifier, car l'homme, quelle que soit sa couleur n'est que le produit d'une éducation, — de contingences heureuses ou malheureuses.

«Levez-vous», dit Manche-Nacre à travers la grille. L'officier venait d'arriver. Roger se releva. L'américain après avoir fait ouvrir la porte, entra dans le cachot. Il fit du regard le tour de la pièce, et remarqua dans un coin, deux timbales. Roger pour apaiser un peu la soif qu'excitait en lui, sans cesse, la chaleur, avait prié un gendarme de lui donner un autre récipient, — en sus de celui prévu par le règlement, pour réserver de l'eau. Il recevait trois rations du précieux liquide, matin, midi et soir. Tout le jour cependant, il voyait à travers la grille du cachot, l'eau couler d'une fontaine, dans une vasque de pierre.

— Où avez-vous pris cette nouvelle timbale? questionna Manche-Nacre.

— C'est un gendarme qui me l'a donnée.

— Si je les réunis tous est-ce que vous pourrez me désigner celui-là?

— Non! je ne me souviendrai pas de son visage.

— Ne savez-vous pas que vous n'avez droit ici qu'à un seul récipient d'eau?

— Je ne savais pas.

Manche-Nacre s'avança vers Roger et, levant le poing, lui dit avec colère:

— Savez-vous ce qui s'appelle «craser tête»?

—

— Oui répondit Roger avec sérénité. Je suis en ce moment déprimé par la misère, vous, vous êtes fort et bien nourri. Il vous sera facile de me cogner la tête contre le mur et de me la briser. Et puis, vous avez un revolver à votre cuisse... Votre acte signifiera que vous êtes un blanc brave, le plus brave «in the world», un soldat digne des galons qu'il porte.

Manche-Nacre baissa le front et son poing levés

— Mettez calotte dit-il en souriant, et sortez.

Roger prit sa calotte qui était à terre et fut conduit à la conciergerie.

Là, un grand balai en «latanier» lui fut mis entre les mains. Douze gendarmes l'encadrèrent. Kelsey, dit Bâton-Fer, s'avança vers lui, et lui dit, avec une raillerie goguenarde...

— Vous, faire promenade en ville, pour congénères vous, voir comment Américains traité prince nègre! Allez!

Il sortit. Le cortège prit la rue, dans la direction du nord. La vue de Roger en cette situation, provoqua un scandale.

Les galeries des maisons étaient noires de monde. Des jeunes-filles pleuraient dans les balcons, des hommes vociféraient. La circulation s'arrêtait. Seul Roger paraissait calme et indifférent, au milieu de ce tintamarre. Au coin de la rue des Miracles, proche de son cabinet, le cortège bifurqua et entra dans la Grand-rue, artère principale de la ville. Là, l'émotion parvint à son comble. La foule, massée des deux côtés de la large voie, soudainement se tut, et, comme au passage d'un convoi funèbre, tous les hommes mirent chapeau bas, cependant que les femmes faisaient le signe de la croix.

Roger marchait, les yeux baissés. Brisant le silence religieux, une voix rageuse et douloureuse cria:

— Relève la tête, Roger Sainclair! Regarde tout le monde en face!

C'était Pascal Darty, tragique et pâle qui, à droite, au premier plan de la foule, s'adressait à son ami.

Roger redressa la tête. Pascal continua:

— Courage! vieux frère!

La marche atroce se poursuivait.

Il y a, dans la vie, des coïncidences bien curieuses. Ce même jour, Gaude était chez Robelin, à l'agence de la Cie Transatlantique où, des colis étaient arrivés pour elle, de Paris, par le dernier steamer transatlantique. A l'intérieur du magasin, elle entendait le bruit qui montait de la rue.

— Qu'y a-t-il aujourd'hui? demanda-t-elle à un commis. Est-ce une révolution?

— Non, Mademoiselle, c'est Maître Roger Sainclair que les Américains ont mis dehors pour balayer les rues.

Tout de suite elle gagna la galerie. Le cortège s'était arrêté devant la Pharmacie Centrale, gêné par un embouteillage. Elle regarda la troupe et reconnut Roger. Comme sous l'impulsion d'une force irrésistible, elle descendit le perron. Et on la vit, blanche et pathétique, s'avancer sous le soleil, vers le forçat, mettre la main sur son épaule et lui parler, dans une attitude

pénétrée de tendresse. Les gendarmes n'avaient rien dit, la prenant pour une Américaine.

Roger ouvrit tout grands les yeux sur Gaude. Et alors, alors seulement, le jeune homme au courage légendaire, éclata en sanglots dans la rue, sans pudeur, comme un enfant. Gaude s'éloigna. De temps en temps, elle portait un mouchoir à ses paupières.

Dans une Parckard grise, un officier américain passait. Il fit arrêter la voiture et en descendit. C'était un homme d'une verte vieillesse, mince, grand, cheveux blancs, yeux bleus, dans une face pâle, harmonieuse et noble. Il marcha vers les gendarmes et leur dit :

— Qui vous a ordonné de sortir avec ce gentleman?

— C'est le Capitaine Kelsey, Général! répondit un sergent.

— Rentrez tout de suite en prison avec ce gentleman!

— Yes, sir, répondit le sergent en marquant le pas.

Ils firent demi-tour.

Lorsque Roger Sainclair rentra au pénitencier, midi sonnait.

Il était dans la situation morale d'un aviateur blessé à la tête en plein vol, qui ne savait s'il montait ou s'il descendait. Il s'étendit sur le carreau de sa cellule. De temps en temps, de petites plaintes incoercibles, s'échappaient de sa gorge, ainsi qu'il arrive aux gosses qui se sont endormis, avec une peine dans le cœur.

Qui eût reconnu Roger Sainclair, le bel animal humain, dans cette lamentable chose, écroulée sur le sol et qui pleurait...

*
**

Gaude était rentrée chez elle, bouleversée du spectacle de la Grand-rue. Elle n'en avait point parlé à son père, ni de son acte. Elle se reprochait, et s'estimait alternativement de l'éclat de son geste.

Plus que jamais, elle désirait sauver Roger. Mais comment? Il ne fallait plus compter sur Seaton. Elle songea, un moment, à aller prier la femme de l'ambassadeur américain, d'intervenir, en faveur du prisonnier. Mais elle redouta que sa démarche n'eût pas de succès, avec seulement, comme résultat la révélation de son amour et de sa souffrance.

Mr. de Senneville, triste et taciturne, suivait le tourment de Gaude sur sa figure dévastée.

Dans cette crise où sa chair était engagée, le diplomate ne songeait à Roger Sainclair, qu'en fonction du désarroi qu'il avait jeté dans la vie de sa fille. A tout instant, il craignait un coup de tête de Gaude.

Le pauvre homme! Il était cerné par ses préjugés, par le chagrin de son enfant et sa bonté naturelle.

Gaude, à cinq heures alla voir Marcelle Ricard qui n'habitait pas loin de sa villa. Marcelle lui apprit que Pascal Darty venait de sortir de chez elle; qu'il leur avait annoncé pour le lendemain, l'envoi de Roger vers le bagne du nord: Chabert, d'où, il n'y avait pas de chance qu'il revînt vivant, paraît-il.

— La ville est très excitée, ajoutait Marcelle. Les Américains font des démonstrations de tanks et de mitrailleuses. Les amis de Roger s'arment pour s'opposer à son embarquement. C'est là mort, pour ces jeunes gens! Gaude, nous sommes bien malheureux!

Marcelle pleurait.

Pendant tout le discours de son amie, Gaude était songeuse. Soudain, comme transfigurée, elle dit à Marcelle :

— Donnez-moi de quoi écrire!

Elles quittèrent la roseraie où elles étaient et entrèrent dans la maison.

Marcelle conduisit Gaude dans le cabinet de travail du romancier qui était absent. Elle lui donna ce qu'il lui fallait pour écrire et, assise devant le bureau, Gaude traça ces mots :

« Mon Cher Roger, vous serez libéré demain soir au plus tard. Faites-moi confiance. Celle qui vous aime jusqu'à l'oubli d'elle-même. « Gaude ».

Elle cacheta le billet et dit à Marcelle.

— Trouvez, chère amie, Mr. Darty, dites-lui de faire l'impossible pour que Roger ait ce mot ce soir.

Elle sortit rapidement.

Arrivée chez elle, elle se rendit dans la pièce où se trouvait le téléphone, décrocha le récepteur et tourna le cadran.

— Allô!

— Allô! Ici, Quartier Général de l'Occupation, répondit une voix.

— Monsieur le Major Seaton n'est pas présent? interrogea Gaude.

— Je vais voir, répondit l'inconnu, mais qui est à l'appareil?

— Mademoiselle de Senneville.

Une minute s'écoula.

— Allô! Respect, Mademoiselle.

— C'est le Major Seaton?

— Pour vous servir, Mademoiselle!

— Bonsoir, Monsieur Seaton. Pouvez-vous passer chez moi cet après-midi, si vous n'êtes pas trop occupé?

— Avec plaisir, Mademoiselle, j'arrive.

Elle courut dans sa chambre se rafraîchir le teint et redescendit au parc. Cinq minutes après, l'auto de Seaton stoppait dans l'allée.

Précédé de Louis-Quatorze, l'officier parut, ne pouvant cacher son émotion.

— Ah! le vilain garçon, dit Gaude de sa voix la plus caressante, qui me garde rancune pour un mot malheureux. Venez ici, pour que je vous gronde.

— Moâ, garder vous rancune, Mademoiselle, impossible pour moâ.

— Asseyez-vous, Monsieur Seaton.

L'officier s'assit sur un fauteuil en osier, placé en face de Gaude.

Il rougissait comme un potache, tournait entre ses mains sa casquette jaune.

— Laissez-moi vous débarrasser, dit-elle avec douceur. Ces domestiques nègres ne seront jamais stylés.

Elle prit la casquette qu'elle posa sur ses genoux. Seaton ne comprenait pas. L'appel téléphonique, cette grâce à laquelle on ne l'avait pas accoutumé! Il était ébahi, ravi, dérouté. Son cerveau était à une rude épreuve.

— Nous nous sommes séparés, l'autre soir, de mauvaise façon, Mr. Seaton, commença Gaude. J'ai beaucoup déploré cette brouille. Quand vous avez prétendu que c'était le nègre que j'aimais, j'ai été très fâchée et, pour me venger, j'ai dit que c'était vrai. Et j'ai ajouté d'autres paroles peu aimables que je ne pense pas du tout. Comment pouvez-vous croire, Monsieur Seaton, que je puisse aimer un nègre? Vous ne comprenez pas, Mr. Seaton, je suis assez sensible, même avec les bêtes. J'ai le défaut d'être parfois condescendante. Cette attitude peut être mal interprétée, j'en conviens, mais je n'oublie jamais les différences ethniques, surtout dans les actes essentiels de la vie. Il n'y a rien eu entre Mr. Sainclair et moi. S'il vous a dit le contraire, il en a menti. Cela me fait vérifier le défaut de menteur qu'on prête aux nègres. L'autre soir, j'ai été méchante, nerveuse. Les femmes, savez-vous, Mr. Seaton, ont souvent de ces mouvements d'humeur. On ne doit point leur en vouloir. Oubliez, M. Seaton, ce que je vous ai dit. Si je porte quelque intérêt à Mr. Sainclair, c'est parce que je le considère comme un pauvre être mal partagé par la nature.

Gaude souriait, mais cet effort de rouerie l'affaiblissait. Ses yeux étaient humides.

— Moâ aussi, Mademoiselle, je m'excuse. Je n'ai pas de rancune contre vous. Moâ aussi, je suis malheureux... Je me suis mal exprimé...

Seaton bafouillait. Il croyait avoir eu tous les torts.

Comme on doit être indulgent à l'égard des malheureux qui sont la proie de l'amour.

D'une voix insinuante, dont la sincérité apparente remua Seaton, car un homme ne peut savoir lorsqu'une femme ment ou dit la vérité, surtout dans les choses de l'amour, Gaude continua:

— J'ai réfléchi... Je vois très clair en moi... Vous m'êtes sympathique. J'accepte votre... demande.

Gaude silencieuse, le visage rayonné de souffrance considérait Seaton d'un regard d'autant plus irrésistible qu'il était agonisant. Ce que l'officier interpréta pour une émotion de l'amour.

Transporté, Seaton glissa à genoux et dit:

— Big you mi pardon! Mlle Gaude. J'étais fou de dire que c'était lui que vous aimiez. Ah! que vous êtes «faïne».

— Relevez-vous, M. Seaton, dit-elle en s'efforçant de sourire. Je n'ai pas fini.

Seaton se releva et se rassit, en époussetant la place des genoux de son pantalon.

— Ce pauvre garçon, continua Gaude, mérite plus de commisération que de châtement, M. Seaton. Vous êtes chrétien. Vous ne pouvez pas, logiquement, lui demander d'aimer votre domination sur son pays que vous occupez. Sa résistance contre vous est légitime. C'est le contraire qui étonnerait. Tenez! Marquez notre accord par un acte généreux, cela porte bonheur. Faites le libérer. Nous n'en reparlerons plus.

— Je commence à comprendre, Mademoiselle Gaude, votre petit cœur «djioli» de française. Je ne suis pour rien dans l'emprisonnement du colored mais, dès ce soir, je vais essayer d'arranger ça.

— C'est une promesse ferme? ajouta-t-elle avec un vague sourire.

— Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, le chef de l'occupation est mon parent. Il ne me refusera pas la grâce du «Black Prince».

Seaton était généreux, doux comme du miel. Il trouva même que Louis-Quatorze qui promenait un arrosoir, dans le jardin, en chantonnant, était un gosse charmant.

Maintenant, dit Gaude à l'officier, en lui donnant sa main à baiser, aller me faire plaisir.

Seaton baisa la main en fermant ses yeux verts. Puis il partit, léger, comme un vainqueur.

Gaude croyait sincèrement que le souci de délivrer Roger était le seul motif qui l'avait décidée à se promettre à Seaton. Mystérieuse duplicité du cœur et des complications ethniques!

Son double hostile à Roger, avait coopéré à la décision, pour que ne fût consommée l'union charnelle avec le noir.

*
**

Monsieur de Senneville rentrant à six heures trouva Gaude qui écrivait dans un petit album en cuir de Russie, où elle notait les faits importants de sa vie.

Après le combat dont son cœur venait d'être ravagé comme un champ de bataille, ses traits étaient tirés, ses yeux cernés.

— Tu es souffrante, ma chérie? s'inquiéta le diplomate.

— Non, Papa, je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera sûrement plaisir.

— On a relaxé ce pauvre M. Sainclair? coupa le diplomate, moitié joyeux, moitié inquiet.

— Non, Papa, je suis fiancée au major Seaton, répondit-elle avec un sourire désespéré

— ???

— Oui, il sort d'ici, je l'ai agréé.

— Qu'est-ce qui se passe, Gaude, je ne comprends pas?

— Il ne se passe rien. Je crois seulement que je pourrai m'accommoder de ce mariage. Tu n'es pas content?

— Oui, mais cela me surprend.

Gaude, mystérieuse, se retourna et continua à écrire. M. de Senneville s'approcha d'elle, vit ses yeux rougis et exténués. Il ne parla plus, mais il comprit qu'un holocauste venait de s'accomplir. Il se pencha, et embrassa sa fille, avec une douceur et une émotion inaccoutumées.

*
**

Effectivement, le lendemain, Roger fut mis en liberté. Bâton-Fer et Manche-Nacre s'étaient montrés à son départ, respectueux, et même gracieux, ainsi qu'il arrive aux geôliers de l'être souvent, lorsqu'ils rendent la liberté à un détenu de marque, même quand ils ont été cruels à son égard.

Pascal Darty était venu le chercher à la Conciergerie. Ses dernières heures en son cachot s'étaient adoucies d'une tristesse tranquille. C'était le résultat de l'appartenance de Gaude sur sa voie cruciale. On ne lui faisait plus faire d'exercices. Son ordinaire était plus mangeable.

Dans la voiture qui le reconduisait chez lui, il avait interrogé Pascal Darty sur les causes de sa soudaine libération. Pascal lui avait répondu que, sans doute, Gaude et son père avaient employé en sa faveur, leurs relations dans le monde américain. Pascal avait célébré les vertus de Gaude en ajoutant:

— Tu es quand même un veinard, Roger! Tu auras en elle la plus exquise petite femme qui soit:

Roger était malgré tout peu convaincu. Sa délivrance lui paraissait contenir un mystère, dangereux pour son amour. La fin équivoque du billet de Gaude le troublait. Il n'en comprenait pas le sens: «celle qui vous aime jusqu'à l'oubli d'elle-même»!

Arrivé chez lui, il dit à Pascal Darty, avec une subite crainte d'enfant.

«J'ai peur d'être seul avec moi-même, reste donc un peu!»

— Non, mon ami, tu as besoin de repos.

— Toi aussi Pascal, ils t'ont démoli.

— Oh moi! répondit-il, en un geste évasif.

Il s'en alla. Après avoir pris un bain, Roger dîna très peu et monta se coucher.

*
**

Deux jours après, vers les cinq heures de l'après-midi, Gaude coupait des fleurs dans la roseraie. — M. de Senneville avait quelques personnes à dîner, dont Smedley Seaton, — quand Louis-Quatorze vint lui dire, que M. Sainclair demandait à la voir. D'émotion, le sécateur tomba de sa main. Elle se rendit vers le jeune homme qui, debout au perron de la villa, lui souriait.

Il était vêtu de gris-ardoise, avec cette sobriété raffinée, dont il avait le secret.

— Comme je suis heureuse de vous voir, Roger!

— Et moi donc! J'ai voulu me reposer; c'est pourquoi j'ai tant tardé à venir vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. Permettez-moi de baiser votre main!

Gaude lui tendit sa main sur laquelle il s'inclina.

Une fois encore, Gaude sentit agir sur elle le charme inexplicable de Roger.

— Voulez-vous, Roger, que nous allions dans la petite clairière du parc? Il fait un peu tiède cet après-midi.

— Volontiers, Gaude! Nous y serons plus seuls. Et Monsieur votre père, je n'ai même pas pensé à prendre de ses nouvelles?

— Papa va bien. Il rentrera tout à l'heure. Il est monté à Pétion-Ville visiter une maison pour l'été.

Tout en parlant et marchant Gaude examinait le physique de Roger. Son visage s'était amenuisé avec une amertume accusée, aux commissures des lèvres. Ayant maigri, il paraissait plus grand. Ses yeux brillaient et s'éteignaient tour à tour, trahissant l'angoisse de son amour inquiet.

Ils s'assirent sur un banc de pierre, ombragé d'un oranger, pliant sous les fruits. Roger s'empara de la main de Gaude qu'il garda dans la sienne, et dit, avec une mélancolique douceur :

— Petite Gaude adorée, que ne vous dois-je pas? Plusieurs vies ne me suffiraient pour acquitter ma dette envers vous. Mais, hélas! la vie est brève. Je ne suis riche que de vos bontés et de mon amour. J'ai l'impression que vous m'avez recréé. Comment vous traduire ma gratitude. Elle est inexprimable. Pour vous la marquer de nombreux signes, ce n'est ni vos lèvres, ni vos mains que je couvrirais de baisers, mais vos pieds nus...

Les yeux de Roger s'humectaient. Touchée jusqu'au tréfonds, Gaude n'osait répondre. Elle regardait le jeune homme avec une tendresse accrue de la tristesse qu'elle allait le perdre. Elle était gonflée de chagrin — prête à sangloter.

— Durant tous mes jours de malédiction, continua Roger...

— N'évoquez pas, Roger, ces minutes cruelles, dit-elle, dolente.

— Oui, Gaude, cela vaut mieux, laissons les disparaître et songeons à l'avenir qui est riant quand même.

Gaude s'effraya, à l'évocation de cet avenir, que Roger escomptait avec tant d'espoir.

Le silence pesa entre eux.

Roger démêla dans le regard de Gaude une pensée qui lui était étrangère. Il devint soupçonneux. Au lieu de l'élan qu'il attendait, pourquoi cette attitude embarrassée et désespérée?

— Vous êtes peu contenté de me revoir, Gaude, dit-il.

— Comment Roger, pouvez-vous exprimer... une pensée si inamicale?

Il craignit moins un désastre. Ne lui avait-elle pas dit, un soir, à Noailles, que le visage du bonheur était parfois grave.

Gaude hésitait toujours à lui dire la vérité.

Il lui fallait plus d'héroïsme pour la dévoiler à Roger, qu'il lui en avait fallu pour conclure le marché avec Seaton. Elle aurait voulu reculer cette minute cruelle. Dans l'enthousiasme de l'holocauste, elle ne l'avait pas prévue si crucifiante.

Elle croyait bien faire. N'eût-il pas mieux valu qu'elle laissât Roger à son sort? se disait-elle.

A la fin, d'une voix hésitante, mouillée de pleurs contenus, elle parla :

— Dieu seul sait, Roger, si je vous aime! Mais la vie nous fait agir à son gré. Je vous aime Roger, infiniment. Faites-moi la grâce de ne pas en douter. Et c'est cette passion même qui nous désunit. Vous aimerais-je moins, qu'aujourd'hui, nous ne serions pas courbés sous la douleur qui nous accable. Mais aussi, peut-être — je le dis à mon orgueil et pour ma faible consolation, vous ne seriez pas vivant! Mon courage a faibli, quand j'ai su qu'on vous expédiait à Chabert d'où, paraît-il, l'on ne revient pas. J'ai voulu que vous viviez, même si ce n'est pas pour moi, mais pour vous-même, pour votre race tant décriée, dont vous êtes un splendide témoignage. Pour empêcher l'irréparable, je n'ai eu qu'une seule arme; moi-même. Je me suis donc sacrifiée par amour de vous. Je sais que vous souffrirez de mon holocauste mais, de deux maux, pour vous, j'ai choisi le moindre — et j'ai gardé pour moi une peine double: votre perte et le destin qui m'attend.

Traquée par la fatalité qui s'abattait sur vous, j'ai parlementé avec la force; j'ai accepté d'épouser Smedley Seaton.

Ce que j'ai fait, Roger, paraît inhumain... je ne sais pas...

Mais vous n'êtes pas perdu tout à fait pour moi, puisque vous respirez... et que la vie est une surprise incessante... Me pardonneriez-vous Roger d'avoir voulu que vous viviez?

Roger semblait changé en bronze.

Intarissables, deux larmes coulaient sur la face de Gaude.

Elle s'était tue depuis trois minutes que Roger ne desserrait pas encore les lèvres. Il était comme baillonné par la trop forte souffrance qui lui donnait l'envie de se coucher sur la terre pour mourir.

Enfin, portant une main à son front, il dit d'une voix accablée.

— Ne croyez-vous pas, Gaude, que vous me faites plus de mal avec votre sacrifice, que Seaton ne m'en eût fait avec tous ses supplices? Vous auriez pu m'attendre. J'aurais tout subi pour qu'on me laissât la vie. Nous nous serions retrouvés. Et si, même ma lâcheté et mon humilité, n'étaient pas arrivées à désarmer mes bourreaux, je serais rentré au moins dans le néant, d'où je n'aurais pas dû sortir, avec l'illusion que vous m'aimiez... un peu...

Il y eut un silence chargé de décevances.

— Mais non... je n'ai pas le droit, de prononcer devant vous, Gaude, aucune parole de révolte. Je vous dois tant encore...

Que lut Gaude dans les yeux de Roger? Elle pâlit, et, saisissant sa main gauche, elle lui dit, plaintive:

— Mais Roger comprenez que c'est parce que je vous aime...

— Que vous épousez Seaton! acheva-t-il, avec un sourire tragique.

Puis avec une rage concentrée, il dit:

— Ma vie en prison était un bonheur, auprès de ce que je souffre en ce moment. Vous m'aimez dites-vous? Je vis? Et c'est un autre que vous choisissez.

— Vous me déchirez, Roger! se lamenta-t-elle.

Alors caressant, la voix prenante, il supplia les larmes aux yeux!

— Petite Gaude chérie! grâce! Qui vous lie encore à lui? Des heures fortunées nous attendent. Vous serez fière de moi. Je créerai de belles choses. Je vous chanterai les chansons que me chantait ma mère. La vie est prometteuse. Nous partirons. Je n'ai vécu que pour vous!

— Mais Roger, répondit Gaude, en se meurtrissant les mains, ce n'est pas possible. Et mon père? Et la parole que j'ai engagée pour vous?

— Votre parole, rétorqua-t-il, violent subitement, je l'ai eue aussi!

Blessée de ce trait elle riposta:

— C'est là, Roger votre gratitude. Je la romps, c'est vrai, ma parole!

Mais c'est pour pour octroyer la vie!

— Vous avais-je prié de me la donner?

Il y avait de l'hostilité dans leurs yeux tristes.

Et Roger, avec fatalisme, dit:

— Excusez, Gaude, la brutalité de mes mots. Je m'en vais. Soyez heureuse avec mon ennemi. Ce n'est pas de votre faute ce qui m'arrive. Celui que vous me préférez est de votre sang. Même aux heures où vous paraissiez vous abandonner, vous vous détourniez de moi. Adieu! Je suis encore assez faible pour ne pas vous haïr.

Il prit son feutre qui était tombé et s'éloigna vivement.

Roger! cria Gaude, debout et suppliante, ne vous en allez pas ainsi!

Il ne détourna pas la tête.

*
**

— Oui papa, il est libéré. Il est venu tantôt nous saluer. Il m'a prié de vous transmettre ses amitiés.

— J'aurais été si heureux de le revoir et de lui serrer la main. Il n'a pas promis de revenir?

— Je ne lui ai pas demandé cela.

Ils se turent. Quel est ce drame? s'interrogea M. de Senneville.

— Je lui enverrai demain un mot de compliment, ajouta le diplomate.

Il tira sa montre et dit:

— Tiens, sept heures déjà. Nos convives vont venir.

Dans l'allée, Smedley Seaton s'avavançait, langoureux et radieux.

Soyons courageuse! se dit Gaude...

*
**

Ce soir-là, Roger Sainclair est rentré dans sa villa de Bourdon, le dos voûté, la bouche serrée et amère, les yeux durs. Il avait l'âme d'un nihiliste. L'explication de Gaude n'était à son entendement qu'invention de blanche subtile qui reculait. Il ne voulait rien comprendre, sinon qu'il avait perdu la jeune fille au corps angoissant. Le dilemme cruel qu'elle avait soumis à son discernement n'existait pas pour lui. Celle qu'il élevait jusqu'aux étoiles l'avait trahi, trompé. Il fermait les yeux, et ne désirait rien savoir.

En sa chambre où il est monté, pour mâcher sa détresse, ses yeux sont tombés sur un crucifix d'ivoire, souvenir de sa mère, accroché au chevet du lit, qu'il conservait avec religiosité.

Il l'a toisé et, perdant toute raison, l'a apostrophé:

— Où est cette justice dont vous avez prédit le règne, depuis des siècles, vous qui vous prétendez Dieu? Si vous êtes Dieu, eh bien! laissez-moi vous dire: vous avez bien mal organisé votre Monde! Les mots d'espérance que vous avez légués aux misérables, ne sont que de cruelles ironies. Vous êtes Dieu? Pourquoi avez-vous créé les nègres? Vous êtes Dieu? vous avez donc la prescience? En nous jetant donc sur votre globe, vous saviez ce qui nous y attendait. Vous nous avez alors enfantés exprès, pour avaler toutes les misères humaines? Pourquoi avez-vous comblé les uns et lésiné avec les autres?

Ah! Oui! continua-t-il dans un ricanement: aimez ceux qui vous haïssent, tends la joue gauche, après la joue droite, pour le soufflet. Bienheureux les misérables! le Royaume est à eux, et toutes les musiques, toutes les ballivernes, au son desquelles vous voulez bercer nos chagrins d'esclaves!

C'est nous, l'armée divine des Bienheureux, nous les bêtes de somme! nous les chairs à fouets! Ne me taites pas rire, Christ!

Eh bien, non! nous n'en avons pas besoin de votre Paradis. Nous ne sommes pas des Saints, vous le savez, mais des Nègres, des violents, des

païens! Il nous faut la joie relative sur la terre! Nous l'aurons, malgré vos sentences dissolvantes, par le fer et par le feu.

Dites à votre Père Eternel que nous ne sommes pas ses Fils et sachez, vous aussi, que nous ne sommes pas vos frères. Satan seul est notre Père, et les démons nos Frères.

Quelle minuscule souffrance que votre passion de trois jours, auprès de la nôtre vaste comme l'infini! Depuis des siècles, nous sommes les crucifiés quotidiens. La terre s'alimente de notre sang.

Et puis, vous, vous êtes ressuscité, dit-on? Ressusciterons-nous jamais, nous? Pas dans les nuages, mais ici-bas?

Roger Sainclair était frappé au-delà de la raison. Ce classique amoureux de mesure et de raison, était devenu un matérialiste, un révolté, qui s'élançait hors du cercle du réel qui l'étranglait.

Sur son lit, il s'est assis. Sa tête enfiévrée s'est inclinée sur sa poitrine. Il l'a relevée et a vu quelques livres aux belles reliures, sur une table. Il a gémi.

— C'est eux qui m'ont perdu, en aiguisant trop ma sensibilité et mon jugement. Ils me proposaient une vie qu'on me refuse. On m'a appris trop de grec et de latin. Si j'étais un nègre solitaire et nu dans ma forêt, je serais heureux.

Il s'est tu. Et, dans la pièce pleine de nuit et de silence, troublé seulement du battement de son cœur, il a cru voir passer, qui lui faisait signe, le spectre de son ancêtre, le rebelle et le fondateur.

A cet instant, précise, la pensée de mourir s'imposa à son esprit. Mais comment? Non pas en vulgaire assassin, ni en banal suicidé, mais en vaillant. Toutes ses hérédités guerrières se bandèrent en lui.

Là-bas, dans la plaine où les paysans, fuyant la corvée et les coups de bâton, se font tuer en chantant, il ira choisir la place où il tombera en puissance. Il a tant de vengeances à satisfaire.

Cette décision le calma un peu.

Roger essaie de dormir. Des larmes l'empêchent de fermer ses paupières. A la fin, il somnole. Mais son sommeil léger est peuplé de cauchemars, d'hallucinations. Tantôt une foule yankee dansant la «gigue» veut l'arracher d'une prison, pour le lyncher, tantôt il voit Gaude nue, devant Seaton qui vient, d'une main avide, d'arracher ses voiles arachnéennes. En sursaut, il se réveille et pleure doucement, très doucement...

*
**

A huit heures du matin, rapidement, Roger s'est habillé. La douleur a sculpté son masque. Dans la glace de l'armoire où il s'est regardé, il a compté trois fils blancs à sa tempe gauche. Il a rédigé des papiers. Ce sont peut-être ses dernières volontés. Il monte dans sa voiture.

Il arrive à son office de la rue des Miracles, rempli d'amis qui lui apportent leurs amitiés. Il cache sa détresse sous des propos légers. Les visiteurs partis, il met de l'ordre dans ses dossiers, appelle son clerc et lui passe des ordres pour la remise des pièces aux clients. A la question de l'employé, il sourit, et lui annonce qu'il va faire un long voyage.

Il s'est rendu à la Banque où il a tiré de l'argent.

Il traverse à côté, au bureau de Pascal Darty qui lui dit, l'œil inquiet et policier:

— Toi, par ici, à cette heure?

Figure-toi, mon vieux, que je me suis trouvé sans le sou ce matin. Je monte à Noailles pour quelques jours. Il a fallu que je m'approvisionne d'un peu d'argent pour les avances aux fermiers, car c'est l'époque de la coupe de cannes.

— Tu fais bien, Roger, de te rendre à Noailles. Il me serait même agréable d'y aller avec toi. Je suis très las depuis quelques jours.

— Et tes affaires, Pascal, tu ne peux pas les abandonner, répondit-il avec gêne.

Pascal se tut. Cette proposition d'aller à Noailles, n'était qu'un coup de sonde de son amitié alarmée. Son appréhension que Roger traversait une crise très grave, fut confirmée, du fait de son refus, qu'il l'accompagnât. Contrairement, Roger eût été enchanté de sa compagnie. Il trame donc quelque chose pensa-t-il.

— Tu as vu Mlle Gaude?

— Oui, hier, répondit Roger, d'une voix faussement quiète, qui ne trompa pas Darty.

— Qu'est-ce qui ne va pas Roger? Je suis assez ton ami, je crois, pour oser te questionner?

— Tu t'inquiètes à tort, Pascal, il n'y a rien, répondit-il avec un sourire contraint.

— A cinq heures, Roger, je passerai chez toi. Ne monte pas à Noailles avant que tu ne m'aies vu!

— Est-ce promis?

Roger n'avait pas le courage de quitter brusquement Darty. «Ce sera d'ailleurs notre dernière entrevue», pensa-t-il. Il répondit :

— C'est entendu, je t'attendrai chez moi.

Il rentra dans la voiture et s'en alla.

Dès qu'il fut parti, Pascal hocha la tête. Ce visage ravagé de souffrance, cette lueur de folie dans les yeux? Cela ne lui disait rien de bon. Si c'est à cause de Gaude qu'il est ainsi, pensa-t-il, lui si excessif dans la passion, c'est un cyclone en puissance.

**

Pascal Darty a pénétré dans la bibliothèque de Roger d'un pas souple, amorti par les semelles en caoutchouc de ses souliers blancs. Il est en costume de tennis. Roger, très calme, un cigare aux dents, assis sur un divan l'accueille :

— Quel chic : «Petit Pigeon»!

C'était le surnom qu'il donnait à Pascal Darty, les jours où il laissait percer sa tendresse pour son ami.

— Marcelle Ricard m'avait invité à jouer au tennis. Bien que je ne sois pas aux jeux ces jours-ci, j'ai tenu à lui faire plaisir. Elle a été si gentille, si dévouée durant ton malheur. C'est par elle que je correspondais avec ta belle Gaude. Si j'étais homme à me marier, je l'épouserais, Marcelle!

— Pascal amoureux, répondit Roger narquois, voilà ce que j'aimerais voir.

— On me dit cynique avec la femme, incapable pour elle d'un sentiment profond, ce n'est pas vrai. Je suis prudent. J'en ai peur. Ça fait souffrir parfois. Alors je travaille dans les belles d'une nuit. Le lendemain, quand la fringale est passée, on ne s'en souvient plus. Elles aussi, d'ailleurs. Mais c'est plus simple.

— Le sage, c'est toi, délicieux Pascal. Ils sont fous, ceux qui misent toute leur capacité d'aimer sur le cœur d'une femme! Le cœur d'une femme? c'est plus traître que l'Océan! acheva-t-il, rageur.

— Toi, Roger, tu n'as aucune raison de penser ainsi, tu es infiniment aimé, par la plus belle qui existe. Tout Port-au-Prince l'a constaté.

Un rire nerveux, à cette affirmation, avait éclaté. Pascal ne s'était pas même remis de sa surprise que Roger s'était dressé et jetait :

— La superbe nouvelle! Je suis infiniment aimé par la plus belle qui soit!! Non, Pascal, elle me dédaigne. Tout ce qu'elle a fait, c'était du théâtre, du «chiqué». C'est Seaton, le primaire, qui l'emporte. Ils sont fiancés! J'ai appris la nouvelle de sa bouche même. Et le clou de l'histoire, la blague

inégalée, c'est parce qu'elle m'adore, qu'elle l'a choisi! Goûte donc, mon ami, cette façon inédite d'aimer. C'est pour me sauver qu'elle sera la femme du barbare.

Roger riait comme un clown qui aurait l'envie de pleurer.

Il continua railleur et douloureux :

— Sur l'autel du Moloch, elle s'est immolée pour ma victoire: Iphigénie réincarnée! Tu ne ris pas, Pascal Darty, ris donc! Toi qui sais rire comme un dieu.

Et soudain, féroce, il rugit :

— Oh! comme je la hais!

Il s'avança d'un pas, posa la main sur l'épaule de Pascal qui serra la mâchoire, sous l'étreinte de la poigne fine, longue et musclée, et dit :

— Mais ils sauront tous, Pascal, d'ici trois jours, quel monstre est Roger Sainclair!

Il s'apaisa tout à coup et reprit, d'une voix plaintive et tendre :

— Non, Pascal, je mens, je ne peux pas la haïr. C'est compréhensible ce qu'elle m'a fait. Ce n'est pas de sa faute si le monde nous est hostile. Mais je la croyais une sainte. Si elle avait été franche dès le début, je me serais résigné. Mais elle m'a envoûté pour me repousser ensuite!

Si tu savais, Pascal, avec quelle ferveur je l'ai aimée! Elle me préfère Seaton. Et le problème dans tout ceci, je perçois qu'elle m'aime. Je ne comprends pas. Je déraisonne. Je n'ai plus qu'à rentrer dans la nuit.

— Mais, Roger, dit Pascal avec pitié, tu n'es pas un primitif! il ne faut pas songer à mourir pour une femme, c'est ridicule. Dompte ta douleur. Sois sage dans la peine. Une femme ça s'oublie!

— Il n'y a pas de sagesse, Pascal, d'oubli qui tiennent, quand tout le fiel du monde m'étouffe. Je te laisse un aveu, avant d'aller périr comme un fauve dans les bois: je joue à l'olympien, au stoïcien sans cœur, ce sont des masques sous lesquels j'ai toujours pleuré. Je suis tout tendresse et expansions. Toute ma superbe, toute ma froideur, tant critiquées, n'ont été que les réflexes d'une trop vive sensibilité en défense. Dès ma plus tendre enfance, au collège, le blanc m'a fait souffrir. Si je suis ce soir un bandit, c'est parce qu'il me forlance comme un sanglier!

«Vois ce que m'ont infligé les Américains? Que leur avais-je fait?

«Je suis un pauvre garçon qui ne désirait qu'un peu de joie. Mes mains sont pures, Pascal, jusqu'à cette heure. Ce n'est pas de ma faute si demain elles seront rouges.

«Ils ont asservi mon pays. Ils m'ont arraché Gaude. Ils m'ont écorché.»

Le visage de Roger était comparable à celui de la souffrance antique.

— Je comprends ton chagrin, Roger, mais, je t'en supplie, ne va pas dans les bois. Oublie cette jeune fille!

— On n'oublie pas celle-là, Pascal! Je l'avais élevée jusqu'aux astres! Ma déception s'aggrave d'une infinité d'autres tortures morales et physiques. Pour Gaude, j'ai vécu malgré tout. Tu ne sais pas, Pascal Darty, que moi, Roger Sainclair, j'ai été battu, piétiné, giflé! On m'a souillé le visage de crachats! On m'a donné le courant électrique dans la bouche. Je ne me suis pas fait tuer. Deux fois, Pascal, Seaton m'a provoqué directement. Je ne l'ai pas inondé de son sang. J'ai été un lâche. Pour ne pas crever de faim, j'ai supplié un geôlier qui ricanait, de mettre dans mon bouillon noir, trois patates pourries. «Malgré toutes les paroles qu'à ces minutes je me disais, c'est pour elle seule que j'ai subi tout cela, pour le plaisir de l'avoir, qui effacerait tout. Et maintenant qu'elle se dérobe, où dois-je tomber si ce n'est pas dans le gouffre?»

— C'est ainsi qu'ils t'ont traité? Roger, dit Pascal d'une voix triste et indignée.

— Oui, mon cher ami, j'ai fait la gymnastique sous le fouet, parmi les escarpes, les assassins, les magiciens! Tu m'as vu, toi-même, fou, dans les rues de Port-au-Prince, un balai à la main, comme un roi de Mardi-Gras. Je ne me suis pas fait tuer. J'avais l'espérance qu'elle me resterait. Si elle m'était restée, je vivrais. Mais maintenant, l'enfer sera pour moi un paradis.

— Roger, je ne te dis plus rien, murmura Pascal, songeur.

Son regard devenait aigu. Il prenait une décision.

— Oui, ami cher! Adieu! Je vais finir dans le sang, avec les rebelles de l'Artibonite, non existence de nègre!

— Je ne combats plus ton idée, Roger, réaffirma Pascal, la voix chargée de violence. Moi aussi, je vais dans la forêt avec toi! J'en ai assez! Je n'en peux plus!

Roger retrouva son équilibre de suite, et répondit, impératif et sec:

Il est impossible que tu me suives. J'ai conscience de la folie que je fais. Je n'en accepte les conséquences que pour moi seul. Je ne demande ni qu'on fasse comme moi, ni qu'on m'approuve même. Je rejette ton désir.

— Notre vie à tous, Roger, n'est plus supportable. Ce n'est pas toi seulement qui saigne. Chaque jour, je meurs, malgré mon rire. Trois fois, je peux te le dire aujourd'hui, j'ai voulu me tuer. J'ai manqué de courage. Ta dernière aventure a porté mon désespoir à l'extrême. J'irai dans la brousse, que

tu le veilles ou que tu ne le veilles pas. Moi aussi, je suis plein de rage, moi aussi, j'ai des repréailles à exercer.

Le rieur déchargeait son cœur à son tour.

— Non, Pascal, tu ne peux partir avec moi. Dans ces conditions je ne pars plus.

— Alors, Roger, j'irai seul! J'en ai assez! Je suis encore assez fier de ma race, de ma puissance de haine et de renoncement, de mon orgueil et de mes amours, pour aller mourir sans regrets dans la plaine. L'honneur et le devoir sont là-bas. J'irai dans la forêt. Ce n'est pas pour toi, Roger, mais pour moi-même.

La figure de Pascal Darty marquait une détermination impavide.

Et, dans la pièce où entraient, par les fenêtres ouvertes, les parfums du soir, ses paroles résonnaient comme des serments.

Roger, en silence, contemplait son ami.

Quand on a décidé de mourir, la vie des autres, même celle des êtres les plus chers, prend à vos yeux une importance secondaire.

Un domestique vint dire à Roger qu'une femme demandait à le voir. Il descendit et revint aussitôt en disant à Pascal:

— Qui, crois-tu mon vieux, était en bas? Florecita Miguel qui m'annonce qu'elle revient de Hinche et qu'elle a appris tout à l'heure, mon emprisonnement et ma libération. Je lui ai donné de l'argent. Elle est repartie. Pauvre petite. Elle ne voulait pas s'en aller. Je lui ai dit de revenir demain...

Pascal se leva et dit:

— Bon, à tantôt mon vieux?

— Non, Pascal, protesta Roger, ce n'est pas possible.

— Si tu pars sans moi, Roger, je saurai te retrouver. Je vais écrire quelques lettres, faire une petite valise. Comme toi je n'ai presque plus de liens ici-bas. Ma mère est morte. Ma sœur a son mari. Et puis, qu'est-ce que ça fait, un nègre de plus qui disparaîtra.

— Non Pascal, ce n'est pas possible!

Rapidement, celui-ci descendit sa raquette à la main.

QUATRIEME PARTIE**L'EPOPEE EN FUSEE**

Magnitudinem silvarum!
(Splendeur des Forêts!)

*
**

Il pleut. Sur l'immense plaine de l'Attalaye, la nuit est opaque. De temps en temps, un éclair déchire et illumine les lointains. La tempête hurle dans les forêts, déracine les baobabs, couche les champs de cannes et de bananes. Un vent violent, parfumé de plantes aromatiques, chargé de grains de pluie, gifle le visage de deux cavaliers, qui cheminent côte à côte, parmi les hautes herbes.

Cela se passait trois jours après la scène dans la bibliothèque.

Roger pencha la tête en arrière, pour recevoir en pleine figure, l'ondée brutale, et dit :

— Je suis joyeux, Pascal, comme libéré déjà de toutes les morales qui nous limitent. Je me retrouve intact et élémental, comme un esclave nu, en rupture de chaîne.

— Cette nuit, Roger, répondit Pascal, nous sommes une minute de notre race. Moi aussi, ma joie est intense parce que je vais mordre. En mourant, j'aurai l'illusion que je ne suis pas un faible. La loi de la vie : c'est la bataille. Pourquoi tonnerre ! notre race ne s'y adapte-t-elle pas, au lieu de se lamenter. Nous sommes trop bons. Est-ce parce que l'Afrique a la forme d'un cœur ? Il nous faut d'implacables griffes. Auguste Comte notait quelque part que « les sentiments affectifs » sont notre dominante. Nous devons changer, puisque la Fraternité n'est qu'une chimère.

Leurs habits mouillés, étaient collés à leur corps robustes. Les bords de leurs grands chapeaux de latanier, frémissaient dans le vent. Les éperons, aux talons des bottes de cuir rude, pressaient les flancs des chevaux qui foulaient, d'un sabot rapide, la terre herbeuse et détrempée.

Après un silence, Roger dit :

— La race noire s'éveillera. Elle prouvera sa force. On n'aura pas longtemps à attendre pour le voir.

— En attendant, répondit Pascal, nous autres, nous sommes « chocolats ». Au moins, ajouta-t-il, là où nous serons, s'il y a une survie, j'espère que nous ne serons plus « leurs nègres ».

— Qui sait, Pascal ? répondit Roger en souriant.

— Ah, ça non. Je proteste ! lança Darty, mi-sérieux. Dans ces conditions, nous aurions pu « continuer » comme disait Mac-Mahon.

Ils éclatèrent de rire dans la tempête qui finissait.

*
**

Ils avaient laissé la Coupe à l'Inde, St-Michel, Maïssade, Hinche et s'avançaient vers le bourg de Cerca-Carva il.

A l'aube, ils se trouvèrent sur une placette où poussaient des palmiers nains.

— Nous sommes à Nopaly, dit Roger, qui connaissait les lieux. Il y a une ferme, derrière le petit bois, à gauche, où j'ai mangé les meilleurs fromages blancs de la terre.

— Mais quelle est cette odeur de gaz qui sature l'air? demanda Pascal.

— Tu ne sais pas, mon vieux, répondit Roger. Tous ces terrains sont pérolifères.

— Ah! Ah! dit Pascal. Mais nous n'avons vraiment pas de veine! Nous sommes maudits?

— Pourquoi, mon vieux, au contraire!

— Mais, Roger, tu ne comprends pas? S'il y a du pétrole ici, nous sommes foutus irrémisiblement. Ces gens là ne partiront plus de chez nous. Tués, il faudra encore qu'on se batte contre leurs cadavres!

Ils éclatèrent de rire de nouveau, dans l'aube rose-noire.

Soudain, un groupe d'hommes surgirent d'un boqueteau et les entourèrent.

Où allez-vous? demanda celui qui paraissait en être le chef, le cimenterre levé.

— En quoi cela vous regarde-t-il? répondit Pascal.

— Vous êtes hardi de me répondre ainsi, rétorqua l'homme. Vous ne savez pas à qui vous parlez?

— A qui parlons-nous, intervint Roger.

— C'est moi, Gingembre Trop-Fort, l'insurgé. Vous êtes des congénères. Je n'ai pas de mal à vous faire. Mais il me fallait me rendre compte qui vous êtes car, dans l'obscurité, tous les blancs sont noirs. Continuez votre route avec nos excuses.

C'est vous que nous cherchions, dit Roger. Nous venons nous joindre à vous.

— Vous ne pouvez pas être des traîtres; vous m'avez répondu avec trop d'insolence. Allons voir le Suprême, là-bas, qui décidera. En attendant, donnez-moi vos armes. C'est une précaution de soldat.

Les deux jeunes gens descendirent de leurs chevaux, débouclèrent leurs ceintures où étaient fixées leurs armes, qu'ils remirent à Gingembre. Colt

automatique, cimenterres. Puis, entourés des hors-la-loi, ils s'enfoncèrent dans la forêt, fiers comme des archers.

Une heure après, ils arrivaient au camp des rebelles. C'était une vaste clairière, surplombée de rochers en cercle. Ça et là, en pagaïe, des hommes étaient couchés sur des peaux de bœuf. Ils dormaient, leurs mains posées sur leurs armes: carabine, long coutelas, sabres de combat, lance de bois de «chandelle» dur comme du fer. L'atmosphère exhalait une odeur de benjoin, de jasmin, unie à des relents de viandes faisandées qui pendaient aux branches des arbres.

Les arrivants furent conduits à la limite du plateau, où s'élevait une tonnelle, recouverte de branches desséchées de palmistes.

Etendu sur une natte épaisse de jonc, en compagnie d'une femme, un homme se leva en grognant.

— Qu'y a-t-il?

— Ces cavaliers, Suprême, que j'ai rencontrés, en patrouillant, et qui veulent vous parler.

Le chef se leva et fit allumer des torches.

— Nous n'avons pas beaucoup à vous apprendre, dit Roger. Nos actes parleront bientôt. Traqués comme vous par les Yankees, nous venons vous apporter notre faible concours. Nous avons de l'argent. Nous trouverons des armes à acheter à la frontière dominicaine.

— Hum! fit le Suprême. A vos figures et à votre langage, je vois que vous êtes gens de ville. Je croyais que vous étiez tous avec les «méricains» contre nous.

— Vous verrez bientôt, dit Pascal, si nous sommes leurs alliés!

— Dans ces conditions, soyez les bienvenus, mais je vous préviens, notre guerre n'est pas bamboche. Très peu de sommeil. Jamais en place. Ramper, comme des serpents, parmi les épines, pour les surprendre. C'est la guerre sans pitié!

— Nous savons, répondirent les jeunes gens.

Le Suprême ordonna de faire jouer les «lambis».

Le son sinistre déchiqueta la soie rose de l'aube. Les hommes s'éveillèrent en baillant et en s'étirant comme des fauves.

Le Suprême présenta les deux jeunes gens aux insurgés. Puis il leur dit:

— Vous devez être fatigués, car vous venez de loin. Voici une natte, sous la tonnelle, allez vous reposer!

Couchés côte à côte, sur la natte, parmi la horde haillonneuse, Roger Sainclair et Pascal Darty étaient devenus affreusement tristes. L'humiliation

était dans leur cœur. Un sourire de dégoût, cassait l'arc pur de la lèvre de Pascal Darty. Les deux amis évitaient de se regarder.

Avec nostalgie, Roger Sainclair mesurait, à quelle régression on l'avait acculé, lui l'artiste délicat, passionné d'ordre, détestant la violence et le ridicule.

Ces deux jeunes gens désespérés, échouant dans cette forêt, au milieu de ces brutes candides, pressées comme eux, par la même haine, témoignaient contre l'homme blanc qui, des siècles après Socrate et le Christ, est demeuré barbare, malgré ses acquisitions matérielles.

Ils avaient abouti là, pour s'évader dans la mort...

Plus loin, les rebelles, aux feux des grands boucans, faisaient cuire des viandes, des maïs, des patates, tout en parlant joyeusement dans la jeune lumière du soleil, qui brillait sur Perdegales.

*
**

Similum Congo, — c'était le nom du Suprême, — était un homme de cinquante ans, très grand, le visage comme taillé à la serpe, encadré d'une barbe hirsute poivre et sel, énergique, d'un noir riche, avec de grands yeux, enfoncés dans l'orbite.

Il portait un costume en drill bleu, un foulard rouge au cou, un grand feutre gris à forme de tricorne. Ses pieds puissants et nus, reposaient sur des sandales de cuir brut, retenues au cou-de-pied, par des bandelettes de peau, dont les poils frisaient. Un grand sabre recourbé, attaché en bandoulière par un cordon bleu, brinqueballait à son flanc. Un gros revolver 44, Smith et Wesson, à crosse d'ivoire, à sa ceinture, achevait son armement.

Avec ses insurgés, et son lieutenant Gingembre Trop-Fort, beau jeune homme vigoureux et élancé, brave comme un poignard, Similum Congo tenait le maquis depuis six mois, féroce et insaisissable, caché dans les gorges des montagnes et les grandes forêts.

Naguère pacifique, grand éleveur de bestiaux, il était devenu un révolté, exaspéré par les tortures, les corvées et les vexations que les agents de la généreuse Amérique infligeaient aux paysans. Sa fille fut violée sous ses yeux par un marine.

Certains des raids de Similum Congo, frappaient d'épouvante. Les blue-jackett, envoyés pour le combattre n'entraient dans la brousse qu'en tremblant, car, dans cette émulation de sauvagerie qu'était cette guerilla, il était souvent lauréat.

Renseigné par toute la plaine, qui était sa complice, il dépistait les forces américaines et choisissait son heure pour attaquer.

Une semaine après l'arrivée de Roger et de Pascal parmi les rebelles, Port-au-Prince et le pays furent stupéfaits d'apprendre cette équipée.

Leurs portraits étaient affichés sur tous les murs. Leurs têtes étaient mises à prix.

On ne s'abordait, dans les rues, dans les clubs, les cafés, que par ces mots:

«Est-ce vrai qu'ils sont avec les insurgés? Quels fous? Quels taureaux à couilles! Quels sheiks! Ce sont des ambitieux!

L'Occupation fut obligée de renforcer ses troupes dans la région de Hinche. Sous l'impulsion de Sainclair et de Darty, la révolte, dirigée avec plus de prévoyance et de tactique, rebondissait. Les marines n'en pouvaient plus, harcelés, épuisés, par cette petite guerre de surprise, d'embuscade, mobile et impitoyable.

Pour sauvegarder leur prestige, les Américains embarquaient la nuit, leurs morts et blessés, à bord des croiseurs, ancrés dans les ports des Gonaïves et de Port-au-Prince.

Les révoltés marchaient à la mort, au rythme d'une chanson qui les exaltaient, chanson improvisée dans la bataille, par un barde puéril:

Balles, c'est coton! Ping, pandang!

Mitrailleuses, c'est bambou! Ping, pandang!

Aéroplanes, c'est tourterelles! Ping! Pandang!

Ils étaient possédés, joyeux et illuminés. Ils mouraient comme des mouches, sous les rafales des «machin-gun», des grenades et des explosifs qui faisaient tomber sur eux les avions volant très bas.

Mais l'agonie des camarades, le sang qui coulait, ne faisaient qu'exciter leur ardeur. Certains d'entre eux, bondissaient dans la mêlée, avec seulement au poing, un bout de couteau!

Malgré les prières de Similum Congo, Roger et Pascal se battaient à cheval. Ils étaient ivres de haine. Pascal Darty fonçait dans les chocs comme un lion. Il oubliait le procédé des guerriers homériques, en lançant dans la bataille, en anglais, aux Américains, de belles injures. Roger, au contraire, silencieux, sombre et féroce, sur son cheval gris pommelé qui s'effarait, ne s'appliquait qu'à descendre, avec des balles sûres, le plus de marines possible.

Pascal, parfois, sous le coup d'une hypnose, croyait en la possibilité d'une victoire hypothétique. Il disait à Roger:

— Les Yankees peuvent bien nous f... la terre!

— Il n'y a que dans l'Histoire Sainte, répondait Roger, avec un sourire mince, que David a tué Goliath avec une fronde.

Aérodromes, campings, étaient pris, brûlés et saccagés. En trombe, les bourgs étaient traversés, enlevés d'assaut. Les populations acclamaient les insurgés comme des libérateurs. Mais Roger, sur son cheval, n'entendait pas les ovations qui montaient vers lui. Il s'en allait, taciturne et désespéré. Bien qu'il ne fût pas plus brillant que les autres dans les combats, c'était lui, le Héros, dans l'imagination populaire.

Mais hélas! la gloire et la renommée le trouvaient froid.

De temps en temps, la passion pour Gaude, le ressaisissait, tyrannique et brutale.

A ces minutes, il était d'une méchanceté sans bornes. Mais aussi, certains jours, sa bonté native réapparaissait. Un soir, au cours de la prise du camp de l'Attalaye, les rebelles allaient égorger un petit marine, fait prisonnier. Roger le retira de leurs mains.

— Il n'y a pas de quartier pour nous! avait rugi Pascal Darty.

— Ce pauvre enfant, Darty, est innocent. Il est aussi un esclave. C'est Wall-Street qui l'a expédié ici pour garantir ses rapines.

*
**

Gaude fut, par Seaton, des premières personnes informées de l'équipée de Sainclair. Elle en fut consternée. Elle eut des remords, s'imaginant responsable de cette folie. Son chagrin était inextinguible. Elle mangeait à peine, et restait des jours sans parler.

Deux semaines après, au cours d'une visite, Seaton lui avait appris qu'on ne tarderait pas à capturer le «singe fou»; que l'Occupation était en pourparlers, avec deux anciens militaires haïtiens, pour le faire tomber dans un traquenard.

A peine était-il parti, que Gaude s'était rendue chez les Ricard, où elle avait trouvé Louis Dorfeuill. Le musicien était très surveillé. «L'intelligence Service» n'ignorait pas son intimité avec les deux rebelles.

Gaude les mit au courant du piège qu'on préparait contre Roger. Une lettre fut écrite par le romancier et remise à Dorfeuill qui se chargea de la faire parvenir à Roger.

A une question du romancier, qui s'inquiétait de la sûreté du messenger, Dorfeuill avait déclaré qu'il confierait la dépêche à une jeune femme de la région, actuellement à la capitale, du nom de Florecita Miguel. Pour calmer

les appréhensions de Mme Ricard, il précisa que cette jeune femme était dans le temps une «petite amie» de Roger Sainclair.

Pourquoi Gaude ressentit-elle à ce détail un pincement au cœur? Mais cette légère piqûre ne l'empêcha pas pourtant, d'ajouter un post-scriptum à la lettre où, elle envoyait à son «cher ami», «son éternelle sympathie».

A mesure que les jours s'écoulaient, Seaton lui devenait davantage déplaisant. Son sentiment pour Roger, au contraire grandissait, en s'épurant.

Elle le considérait comme un personnage de légende, un héros de l'Arioste. La distance, la crânerie de son geste, la mort qui l'enveloppait déjà de ses voiles sombres lui conférait à ses yeux, une auréole nouvelle.

La Française, dont la race est guerrière par excellence, aura toujours des complaisances pour les grands passionnés qui se font tuer sans réfléchir, pour une belle idée, un orgueil, une rose.

Elle regrettait sa loyauté envers Seaton. Elle se disait que, Roger libéré, elle aurait dû rompre l'engagement pris envers l'officier et revenir crânement à l'aimé.

Elle pensait ainsi peut-être, parce qu'elle avait la certitude, de ne plus revoir «le masque de velours», qu'elle adorait maintenant sans restriction. Son double hostile triomphait, et souriait peut-être...

*
**

A Hinche, où les insurgés avaient tenté un coup très audacieux, en plein midi, il furent défaits. Similum Congo trouva la mort dans cette affaire. Au moment de la retraite, il demanda que sa tête fût tranchée, — car il n'était que blessé mortellement, — pour qu'on ne pût pas l'identifier. «Ils seraient trop contents d'apprendre ma fin», avait-il dit d'une voix indistincte et se-reine. Son désir fut exécuté par un rebelle, et son corps jeté, dans les eaux rapides de l'Agua-Mucho, que le sang rougit une minute.

Le commandement suprême passa entre les mains de Roger Sainclair.

Dans les péripéties de cette épopée en fusée mélange d'héroïsme et d'enfantillage, Roger oubliait parfois le cher visage. Mais, soudain, il s'érigeait dans une nuée de poudre. Roger devenait alors une force naturelle, inconsciente et dévastatrice. Son regard chargé de foudre n'était pas soutenable.

Pascal Darty était repris, lui, par son insouciance railleuse, sa blague divine. Souvent, il venait trouver Roger, assis, muet, sur une pierre ou un arbre écroulé, et lui disait en se rengorgeant :

— Je veux femme! Lui seul déridait Roger.

Certains soirs, Pascal allait se mêler aux ébats des insurgés, que de belles filles de la région venaient parfois distraire.

Après ces plaisirs, souvent, Roger ne le voyait pas revenir partager sa natte...

*
**

Cette nuit-là, les révoltés campaient au centre des Montagnes-Bleues. Il faisait doux. Le ciel frémissait d'étoiles. La musique des sapins enchantait l'atmosphère. Des arômes précieux embaumaient.

Roger avait ordonné aux hommes de ne pas danser. Il comptait partir le lendemain, dans l'après-midi, attaquer le camp ennemi de Thomassique. Les insurgés dormaient. Assis sur un tronc de gaïac, la tête appuyée contre un jeune quenêpier, Roger se laissait aller à de hautes méditations, pour se consoler de la lumière du jour, qu'il allait perdre, croyait-il.

Ah! les jolies soirées dans sa villa de Bourdon! Entend-on Dorfeuill, faire rire ou sangloter le piano, ses diserts camarades jeter, entre les lentes gorgées de bon alcool, des paillettes d'esprit, cependant que de petites courtisanes élues, une rose à leurs cheveux crépus, dansaient nues, chantaient, pour l'apaisement de leur mélancolie! Roger avait la nostalgie de toutes ces joies révolues.

Il songeait à une quantité de choses, l'esprit et le cœur en détente. Tout lui était prétexte à généralisations. La gomme qu'il voyait couler de l'écorce d'un sapotillier, qui bruissait devant lui, illustrait à ses yeux, la loi de don, que toute chose, dans l'espace, doit faire à la Vie. Cette résine, couleur or, qu'expulsait l'arbre de son cœur, était sa virtualité qu'il offrait. Cet humble liquide servira, se disait-il, à embellir ou à fortifier quelque chose. Qu'importe même qu'il ne soit pas utilisé, pourvu qu'il ait eu le désir de servir. Ainsi, jugeait-il, j'ai raison d'être offertoire. Mon sang qui sera répandu bientôt, enrichira peut-être une idée, une fleur, une plante, qui rendront la vie, moins disgracieuse.

Solitaire, le poète écoutait avec ferveur, la rumeur de la forêt: un cri de rapace, le choc d'un fruit, tombant sur la terre, le ronflement des insurgés.

Sans violence, il songeait à Gaude. Des lueurs de raison et de modération sourdaient en sa tête amoureuse, et tonifiaient sa tristesse. L'explication de la jeune fille était peut-être juste, pensait-il? Il aurait pu s'accommoder aux réalités, car nul n'a jamais baisé son idéal.

Et Roger percevait vaguement que sa soif d'absolu était à l'origine de ses avortements.

Un coup de feu retentit dans la nuit avec un cri de femme.

Les hommes, en sursaut, se réveillèrent en saisissant leurs armes. Roger avait bondi, le pistolet au poing. Pascal était debout.

— Ce n'est rien, dit un chef de patrouille qui venait, c'est la sentinelle qui a tiré sur une femme qui s'avançait comme un loup-garou.

— Elle n'est pas blessée, interrogea Sainclair.

— Non. Suprême. Elle arrive.

La femme, deux minutes après, était conduite sous la tente.

Avec ahurissement, les deux jeunes gens reconnurent Florecita.

— Mais ma petite, dit Roger en souriant, tu n'auras pas fini de me surprendre? Que viens-tu faire ici?

Emue, essoufflée, elle raconta que depuis quatre jours, elle avait laissé Port-au-Prince, marchant dans les bois, pour leur remettre un pli que Louis Dorfeuill lui avait confié pour eux. Elle défit l'ourlet de sa jupe, en tira la lettre, qu'elle tendit à Sainclair, qui alla la lire, à la lueur d'une torche de pin tenue par un rebelle. Pascal, la main appuyée sur son épaule, lisait avec lui. Roger pâlit du post-scriptum de Gaude. Puis, d'une voix indifférente il dit:

— Il n'y a rien à compter avec les nègres. Nous faisons bien, Darty, de leur fausser compagnie.

— Mais, Roger, répondit Pascal, qu'il y ait des traîtres parmi nos congénères, c'est naturel. En cela, ils sont hommes et appartiennent à l'humanité générale. On recevra les types.

Ils comblèrent la jeune femme de remerciements et d'attentions. Elle apprit aux jeunes gens que leur tête était mise à prix, cinq mille dollars chacune!

— Depuis la traite des nègres, dit Pascal en riant, ils n'ont pas haussé leurs prix, malgré le change et la vie chère. En 1650, si je ne m'abuse, 5.000 livres tournois, c'était le prix d'un beau nègre du Dahomay!

— Quand même, ajouta Sainclair, avec fatuité, nous valons mieux que cela!

— Ils peuvent offrir tout l'or de la Federal Reserve Bank, dit Pascal. Ils ne nous auront pas vivants.

— Pascal, si je suis tué avant toi, brûle mon corps sur un beau boucan. Je mourrais deux fois, si ces s...lds devaient traîner mon cadavre dans les rues comme trophée.

— Mais, intervint Florecita, pourquoi vous occupez-vous d'eux? Dieu, les saints et les défunts, les puniraient pour vous. La mort est si triste!

— Délicieuse Florecita, nous ne mourrons pas, dit Pascal avec un sourire amusé. Quand nous serons las de les tuer nous irons dans un autre pays, sous la forme d'un papillon d'or!

— C'est vrai? exclama la jeune femme naïve.

Elle leur apprit encore que Claude Maxcence avait fait huit jours de prison pour un article écrit à leur égard. De son corsage, elle sortit une feuille froissée de journal. Roger et Pascal lurent l'article qui s'achevait ainsi

Vous me direz que c'était inutile, je vous répondrai avec le poète
C'est plus beau, quand c'est inutile!

— Ce Maxcence, dit Roger, est un abîme rempli de bien et de mal.

— En tout cas, répondit Pascal, je préfère sa manière à l'orgie patriotarde des pseudo-nationalistes, qui n'aiment le pays qu'en paroles!

Roger et Pascal ignoraient que Lapouitte, le Président de la Ligue «Résistance», en un prudent communiqué, avait déclaré : «Ou'ils menaient la bataille patriotique, eux, avec les armes pacifiques...» qu'ils étaient contre l'emploi de la violence, appuyés sur le roc himalayéen du Droit International.

— Roger, dit Pascal, la petite Florecita est gentille, donne lui en récompense «une séance». Fais avec elle une «fricarelle».

— Tu sais, Pascal, que je suis très loin de ça. Et puis, depuis ce temps, Florecita a dû s'en mettre, acheva-t-il en riant.

— Non, Roger, je suis sage, répondit-elle très triste.

— Ne sois pas sage Flor. Demain, tu partiras. Je te donnerai de l'argent. Mais quand tu rentreras à Port-au-Prince va voir Claude Maxcence qui t'adore. Moi, c'est le passé...

Ils allèrent se reposer.

*
**

Six jours après, les deux hommes annoncés par la lettre de Ricard arrivaient au camp, énormes de forfanteries, de grandiloquences et d'affirmations de loyalisme. Durant quelques minutes, les jeunes gens leur donnèrent l'espérance qu'ils étaient leurs dupes. Puis, ils les livrèrent aux mains des rebelles. Un double éclair de cimenterre, fit rouler sur le velours vert de la pelouse, leurs têtes aux yeux épouvantés.

— Laissez rouler la Justice des hors-la-loi, célébra Pascal en riant.

— J'ai l'impression, Pascal, dit Roger, que nous sommes répérés. Cette région est peu sûre. Filons vers leur fameux camp de Bahon. Avant de mordre la poussière nous-mêmes, il nous faut leur faire le maximum de mal!

L'ordre de marche fut transmis à Gingembre Trop-Fort. Les lambis résonnèrent. Et les hommes, au nombre de cinq cents, s'enfoncèrent dans la brousse solennelle.

Pascal et Roger, leurs chevaux les précédant, conduits par deux hommes, à la bride, fermaient la marche.

Ils se parlaient peu. Loin de la vie civilisée, de la vie tout court, ils avaient l'impression qu'ils montaient vers une hauteur active et silencieuse où la jouissance était le fruit d'un anéantissement de l'esprit.

Ils avaient atteint Milot. Dans le lointain, se profilait, simple et formidable, sur le sommet du Bonnet à l'Evêque, la Citadelle du roi Christophe, le plus beau bloc de pierre, érigé par la main de l'homme sur une altitude du Nouveau-Continent.

Ce château-fort, inspira à Roger une audace illimitée

Ils firent halte dans un champ de cafés verts. Le camp des marines n'était pas éloigné.

Comme conseillé par l'altier monument, Roger dit à Pascal.

— Nous attaquerons l'américain, sitôt le soleil couché! Dans sa voix passait toute la violence courageuse de son ancêtre: le marron et le fondateur.

— Il le faut, Roger, car nous n'avons plus beaucoup de munitions. Il faudra bien que nous allions en prendre chez eux.

— Vous et Gingembre, partagerez entre vous le peu qu'il en reste. Je ne garderai avec moi que cent hommes, à la tête desquels je me battrais à la «manchette». Tu attaqueras à droite, Gingembre à gauche. Cinq minutes après, je tomberai sur leur centre, l'arme au clair.

— C'est un camp pris, exulta Pascal. L'arme nue et tranchante, c'est la terreur des marines!

— Nos gaillards aussi, ajouta Roger, ne sont pas tendres avec leurs cimenterres. Ils ont dans le sang, le maniement de cet outil de choc.

Ils étaient assis sur la terre, côte-à-côte. Les rebelles tout autour étaient au guet, silencieux, prêts à bondir.

Pascal eut une rêverie dans les yeux.

— Qu'as-tu «mon vieux pigeon»? lui demanda Roger. Tu es rêveur ce soir. Toi, si vivant et joyeux, à l'heure de la bataille?

— J'ai laissé dans les Montagnes Bleues une gosse adorable qui m'avait promis son corps pour ce soir.

— Je croyais, dit Roger, avec une ironie affectueuse, que tu ne t'attachais pas aux femmes?

— Je ne m'explique pas cela, Roger. Je deviens sentimental depuis quelques jours, avec tout le temps une envie bête de pleurer, répondit-il, les yeux lointains...

*
**

Le ciel, devenu subitement noir, crache une pluie fine. Dans l'immense clairière, où les hommes sont groupés par trois équipes, Roger leur fait ses dernières recommandations.

— Ce camp est plein de vivres et d'armes, leur dit-il. Beaucoup de fromages en boîtes (les rebelles en raffolaient). Pas de défaillances.

Gingembre Trop-Fort vient de partir à la tête de deux cents hommes. C'est le tour de Pascal. Ce dernier et Roger s'embrassent, comme ils le font avant chaque assaut.

Souple et terrible, le pistolet au poing, Pascal avec sa colonne, pénètre dans le bois.

Les marines sont à cinq cents mètres. Roger veut se mettre plus près d'eux, dans un petit bosquet de pomme-roses.

A voix basse il donne l'ordre d'avancer.

Comme des reptiles, les hommes rampent sur le sol boueux, à travers les feuilles vertes et les épines. Quinze minutes après, ils sont dans le boqueteau.

Voici le camp ennemi. Au centre, une vaste tente jaune flanquée de trois petites. Des fanaux acétylène, suspendus à leurs plafonds, les éclairent vivement. Sous la grande, deux cents Américains, au moins, sont réunis. Les uns se préparent à se coucher sur leurs lits de camp, bien alignés, recouverts de leurs moustiquaires blanches. D'autres, debout, devant les camping, bavardent tranquillement. Quelques-uns, assis sur des chaises pliantes, sous les lampes, lisent des journaux. Un phonographe joue un air nègre. Deux hommes dansent. Un groupe chante tristement.

New-York time! New-York time!

D'une tour de sentinelle, en madrier, partent, toutes les deux minutes, des fusées éclairantes, à travers l'éther noir.

Les assaillants, dans le petit bois, serrés contre la terre maternelle, retiennent leur souffle. Des rondes passent en parlant du nez. Le camp se complaît dans la sécurité des forts.

Soudain, une décharge brûle la nuit, à droite, Pascal Darty a attaqué, Gingembre Trop-Fort réplique à gauche. Les marines empoignent leurs mousquets et se jettent sur les deux ailes.

Commandements en anglais. Rafales de mitrailleuses. Eclatements de grenades. Décharges intenses. La nuit est ensanglantée.

Le combat grandit. Roger Sainclair, de temps en temps, regarde le cadran lumineux de sa montre bracelet. Les cinq minutes lui apparaissent éternelles. Il meurtrit la poignée de corne noire de son cimetière.

La bataille s'éternise, atroce, sur les deux flancs.

En avant! crie Roger, d'une voix de stentor.

Comme des lions, les rebelles s'élancent au cœur du combat, en jetant leur diabolique cri de guerre: dagni! dagni!

Ils jouent du glaive en hurlant. Les boîtes crâniennes éclatent comme des calebasses. C'est un horrible corps-à-corps. Des marines, soutiennent de leurs mains pourpres, leurs tripes qui pendent comme de fins cordages.

Désemparé par cette troisième attaque, la panique est dans le camp. Combien de minutes dure le carnage? On ne sait. Mais il paraît interminable. La fusillade s'arrête. Dans la nuit, en désordre, fuient les vaincus, terrorisés.

Sur la terre labourée, blancs et noirs saignent et râlent.

Roger Sainclair, nu-tête, une légère blessure au front, les vêtements maculés de boue et de sang, son glaive à la main, se jette sur la droite où se battait Pascal.

— Pascal! Pascal! hèle-t-il.

— Le «taureau» (c'était le nom de guerre qu'ils lui donnaient), répondit un rebelle, qui mangeait un long saucisson, était avec moi, près de cette tente, là-bas, aux prises avec deux kakis. Mais nous les avons égorgés comme des cochons! Le «Taureau» donnait la chasse à un autre qui s'enfuyait.

Roger vole vers la tente désignée.

— Pascal! crie-t-il encore.

— Ici, répond une voix faible, enrouée de sang.

Il contourne la tente, et trouve son ami étendu, sur le sol piétiné. A ses pieds, un blanc gémissait doucement.

Roger se pencha sur Pascal qui lui dit bas et haletant:

— Ce s...ld à qui j'ai f... une balle à bout... pour tant, m'a laissé sa baïonnette en ... c...adeau... S...ois dur... Ven...ge moi... Adieu...

Un rebelle vint avec une torche. Pascal Darty eut un hoquet. Il ouvrit les yeux sur Roger. Une mousse de sang teinta ses lèvres pincées, qui esquissèrent un sourire. Et il expira.

Un sanglot étrangla Roger. Mais il ne le laissa pas sortir. Il s'agenouilla, et baisa le mort sur la bouche. La sienne en fut rouge.

Suprême, dit Gingembre, qui venait d'arriver à la tête d'une escouade, voici sept marines que nous avons dénichés dans le petit bois de «pomme-rose».

— Que dois-je en faire, tonnerre? jeta la voix coupante comme une hache. Les prisonniers furent emmenés plus loin...

Roger chargea sur son épaule le cadavre de Pascal Darty et s'en alla sur la rive d'un ruisseau voisin, qui mugissait. Il y déposa le corps, le déshabilla, le coucha dans l'eau et le lava de la tête aux pieds. Ensuite, il se fit apporter la valise de Pascal, en tira un pyjama de soie blanche, dont il revêtit le cadavre, qu'il rechargea encore sur son épaule et regagna la clairière.

Sur le champ de bataille, une escouade d'hommes ramassaient leurs blessés qui pouvaient être sauvés.

Un vieux rebelle, versé dans la connaissance des feuilles toxiques, faisait absorber, à ses compagnons tombés, qui paraissaient mortellement atteints, un liquide jaune, contenu dans unealebasse. Une goutte de cette matière foudroyait. Tous les marines blessés furent exterminés.

Les insurgés pillaient le camp.

*
**

La dépouille de Pascal Darty reposait sur un assemblage de bois, parsemé de feuilles vertes, où éclataient, çà et là, des fleurs sauvages. Tout autour, Roger avait fait planter dans le sol, des torches d'amandier. La lumière vive éclairait le masque pâle du mort, qui souriait quand même, semblable à celui d'une statue. Plus loin, des fossoyeurs improvisés, creusaient une grande fosse. Roger appuyé contre un arbre, à la tête de son ami, pleurait sans bruit.

Sous un grand baobab, des blessés, couchés sur des peaux de bœuf, recevaient les soins des chirurgiens de fortune.

En de grands récipients d'étain, enlevés au camp ennemi, des cuisiniers faisaient, sur de grands feux, du bouillon avec la viande des bœufs, capturés dans un enclos voisin. De gros quartiers de chairs fraîches, dégouttantes de sang, étaient suspendus aux branches des arbres qui fléchissaient sous le poids.

Tout en riant, les cuisiniers pelaient bananes, maniocs, patates, qu'ils jetaient avec d'autres légumes dans les marmites.

Trois insurgés, dont l'un était ancien chantre de chapelle, vinrent demander à Roger, la permission de dire des prières, pour le repos de l'âme du «vaillant chef».

Roger savait que Pascal était incroyant comme lui. Mais pourquoi refuser? Et puis, qu'il sait si ces prières ne feraient pas quelque bien à l'ombre de son cher ami. L'athéisme de Roger disparaissait devant le cadavre de Pascal.

— Faites ce que vous voulez! répondit-il aux paysans d'une voix accablée.

Les trois hommes s'agenouillèrent devant le lit de bois. D'autres se joignirent à eux, en cercle.

Et, dans la clairière, se déploya la supplication funéraire, sombre, indistincte, déchirante.

A la lueur des flambeaux, fichés dans le sol, Roger lisait sur ces faces, maintenant apaisées, la détresse de sa race et son fatalisme. Faces d'adolescents, creusées de désespoir et de crainte. Faces nobles de bouviers et de laboureurs. Faces tragiques de dévoyés, et candides cependant: — toute la richesse et toute la pauvreté...

Et l'athée pria en son cœur pour eux!

«Grâce Seigneur! Les voici qui t'implorent! Les voici qui haussent vers toi leurs mains rouges, leurs mains noires. Aucun ne manque de ceux qu'on méprise et qu'on lynche! Voici Seigneur, les esclaves qui ont cinq mille ans! Ils crient vers toi dans la nuit, les yeux levés vers ton ciel étoilé. N'entendras-tu pas, Seigneur, leur lamentation?»

La prière des traqués, lourde d'espérance et de peine, s'éployait dans la nuit, ponctuée du gémissement des blessés.

Ayez pitié, Seigneur! répondait le chœur des insurgés.

L'oraison se cassait, se reliait, s'élevait, hurlait dans la clairière, comme une meute de chiens perdus aboyant à la mort.

C'était le De Profundis des nègres, plus émouvant que celui des blancs, et que ceux-ci n'entendraient jamais!

Roger Sainclair avança baissé le front. Il était pris dans la houle sombre.

«Miséricorde pour eux, Seigneur, priait-t-il, en son cœur. Prends sous ta protection les cernés, les rejetés, les simples, les éternels calomniés, les Nègres! puisque c'est toi qui les as engendrés! Vois, comme ils sont purs, même dans leur abjection!

«Protège, Seigneur, ces enfants, aux cœurs détraqués par la misère, et qui pleurent dans la nuit...»

*
**

Roger avait enterré le cadavre de Pascal.

Les rebelles cheminaient lentement, en silence, courbés sous leurs besacés, alourdis de rapines.

L'un d'entre eux portait sous son bras un phonographe, un autre une machine à écrire, un troisième un grand Kodak, un quatrième avait posé sur son crâne un haut-parleur.

Sur des brancards, pris au camp des Marines, une équipe transportait les blessés qui se plaignaient doucement.

Roger, sur son cheval, suivait, très affligé, refoulant ses larmes.

L'amour déçu n'entraînait presque plus dans son affliction. Il lui semblait qu'il avait enfoui sa passion dans la fosse de Pascal.

La vanité des amours charnelles lui apparaissait, à la clarté de la mort. Il les trouvait indignes de ce qu'elles coûtaient. Il se jugeait comme l'animateur d'une opérette sanglante et niaise. Et voici que même le fatum le dédaignait aussi, sur les champs de bataille, comme pour le punir de ses orgueils et de ses colères.

«Mais non, se dit-il. Je broie une philosophie de faiblard. Il y a des réalités chimériques, mais justes, qui valent qu'on meure pour elles.»

Le dernier mot de Pascal lui revint: «Sois dur! Venge-moi!» Ce souvenir, comme un vin salubre le ranima.

Il serra la mâchoire et murmura: «Poursuivre jusqu'à l'abîme, la voie que j'ai librement choisie. Il en restera peut-être le conseil d'un exemple.»

Dans les gorges de la montagne Joli-Trou, gorges ténébreuses et sûres, où ils s'avançaient en file indienne, Roger ordonna aux hommes de s'arrêter. Ils gravirent une hauteur abrupte, au sommet de laquelle il y avait un plateau, planté de manguiers. Les insurgés y firent halte.

Avec soulagement, ils se débarrassèrent de leurs besacés de pailles de tatanier et s'étendirent sur la terre.

Ça et là, des pipes trouaient l'obscurité. Ils s'entretenaient tranquillement, après la tuerie, presque gaiement. Ils se racontaient leurs prises, parlaient d'un tel qui était resté sur le champ de lutte, de la pluie qui viendra féconder les terres, pour la floraison du café, du riz et du coton.

Quelques minutes après, ils s'endormaient avec la rapidité heureuse des bêtes. Devant ce coucher des hors-la-loi, Roger évoquait les contrées, où les pauvres s'endorment, avec l'espérance que demain, il y aura à leur profit un peu de justice et de bonté.

Mais ceux-ci n'ont jamais connu la pitié humaine.

Un petit insurgé, à peine pris par le sommeil, s'est réveillé en sursaut et a crié:

«Maman moi!»

Vit-elle encore, ta maman, petit hors-la-loi, pensa Roger. Ne l'ont-ils pas aussi tuée? Car d'après leur morale biblique, les mères doivent payer pour les fils.

Le camp ronflait comme un orgue lointain.

*
**

Deux mois ont passé. Les rebelles tiennent toujours la brousse. Les troupes, lancées à leur poursuite, ne peuvent les détruire. Avec une mobilité d'élément, ils font une apparition foudroyante sur un point, brûlent, pillent, tuent et disparaissent.

Gaude avait enfin accepté que ses fiançailles avec Seaton fussent annoncées. Elle croyait avoir mis comme un point final à sa vie sentimentale.

Maintenant, c'était la réalité plate, ses obligations, et le pathétique souvenir...

On a beau rêver d'une vie idéale, rêver de se dépasser, on finit presque toujours par se soumettre au prosaïsme des forces établies.

Elle songeait à Roger, parfois, comme à un lointain héros de conte qui aurait, quelques heures, enchanté son imagination.

La capitale attirait en ce moment, le révolté.

Il commençait à oublier Pascal Darty, dont la mort avait un instant, éclipsé sa passion. Tout son désir maintenant, était de tomber dans le voisinage de celle qu'il aimait encore.

Mirebalais!... Croix-des-Bouquets!... lieux qu'il avait conquis et abandonnés: c'étaient les noms de ses dernières victoires.

On était aux premiers jours d'Avril. A marches forcées, il s'avançait vers Port-au-Prince, laissant sur tout son passage, dans les quartiers américains, le tragique souvenir de son désespoir et de sa haine.

Alertée, l'Occupation prenait ses dispositions. Apeurée, la ville voyait, tous les jours, passer les lourds camions White, chargés de marines qui s'en

allaient vers la plaine, avec des mitrailleuses polies et brillantes, comme des jouets de gosses de riches.

*
**

A dix kilomètres de la cité, le soir du 4 Avril, Roger et ses hommes étaient campés dans une forêt, où ils avaient passé la nuit.

Le lendemain, à 9 heures du matin, tandis qu'il était à contrôler ses munitions, il entendit le vrombissement d'un avion. Voulant se rendre compte s'il était repéré, il alla se poster derrière un flamboyant d'où, il suivait, les évolutions de la machine. Dans l'air limpide, l'aéroplane exécutait de larges cercles. Roger apercevait le pilote dans la carlingue et, derrière lui, un observateur dont il ne voyait que la casquette de cuir noir.

L'avion planait. Au-dessus de lui tournait en rond un grand oiseau gris.

Roger souriait, et se demandait quelle devait être l'obscur impression du rapace, en examinant ce rival qui violait son domaine? Soudain, il le vit fondre sur l'oiseau mécanique. Que se passa-t-il? Qui le saura jamais! Mais, en vrille, l'appareil se mettait à descendre et venait s'écraser au milieu d'un champ de cannes.

— Gingembre! Suivez-moi avec dix hommes! exulta-t-il.

Rasant les champs, comme un vol de corbeaux, ils arrivèrent sur le lieu de l'accident. Odeur suffocante d'essence et de chair brûlée. Le pilote pris dans les ferrailles tordues était déjà tout noir. Un autre remuait et gémissait.

— Enlevez-le vite! Courez avec lui au camp, ordonna Roger.

Deux hommes s'emparent du blessé, l'un par la tête et l'autre par les deux jambes qui sont brisées. Ils sont au camp et le déposent sous un arbre. Roger s'approche de l'aviateur et le contemple. Il passe la main sur ses yeux.

— Non, j'ai mal vu! dit-il tout haut.

Il se penche sur l'homme qui grogne.

— Est-ce possible? S'écrie-t-il. Il existerait alors un Dieu!

Il se baisse encore, sur le blessé, comme pour lui donner un baiser, puis il éclate de rire.

— Non, se dit-il encore. Je ne suis pas halluciné. J'ai toute ma lucidité.

Il s'incline une dernière fois sur l'homme. La haine transfigure sa face.

— Smedley Seaton! Finit-il par dire, d'une voix sourde et joyeuse. Me reconnais-tu? Je t'avais bien dit qu'il n'y avait que les montagnes qui ne se rencontraient pas. Je suis Roger Sainclair, le supplicié, le forçat, l'insurgé, le sale nègre, des mains de qui tu as enlevé Gaude de Senneville!

A ce nom, l'officier entr'ouvrit un œil vitreux.

— Me reconnais-tu, crocodile? Réponds donc. Tu vois, à chacun son tour, imbécile!

Les lèvres de Seaton se contractèrent. Un soupir sortit de son gosier. Alors, devant les rebelles saisis, qui ne comprenaient rien à ce monologue, Roger, à genoux devant l'homme, tira de sa gaine, le long poignard d'acier qu'il portait toujours à sa hanche gauche, en ajusta la pointe sur la pomme d'Adam de Smedley Seaton, et le lui plongeait, lentement, dans la gorge, jusqu'à la garde. Seaton gémit et vomit son reste de vie, par la bouche, avec un flot de sang.

C'était la première fois que les révoltés voyaient Roger achever un blessé de sa main.

Il se releva avec une grimace heureuse à la figure, toucha le cadavre du pied et célébra.

— Tu ne l'auras pas non plus la belle jeune fille! Je mourrai maintenant content! Je tiens ma vengeance à mes pieds.

— Cingembre, rentrons dans la forêt. Je vais jouir, une heure encore, de ma fortune.

*
**

Gaude accueillit la nouvelle de la mort de Seaton, avec plus de chagrin, qu'elle ne croyait pouvoir accorder à cette éventualité. Elle commençait à s'habituer à ce colosse amoureux et soumis. Et puis, il était mort; il paraissait aimable.

Souvent elle envisageait son retour en France. De loin la vie européenne se renouvelait à ses yeux.

Certains jours, elle évoquait les arbres du bois de Boulogne, vêtus de neige, la foule des boulevards, les salles de spectacle, les belles fourrures, les plages élégantes. Elle en éprouvait une légère nostalgie.

Ce soir-là, tandis qu'elle se promenait dans l'allée avec son père, le diplomate lui demanda d'assister à la fête de charité annuelle, qu'offrait l'alliance Française, fête dont les recettes servaient à venir en aide aux enfants nécessiteux des écoles, aux malades abandonnés.

Gaude refusa d'y aller, parce que la soirée était d'abord costumée et qu'ensuite, le décès de son fiancé ne datait que de quinze jours.

M. de Senneville, qui voulait la distraire, insista, en lui répondant qu'il était pas indispensable qu'elle se travestisse.

Il ajouta qu'il avait d'ailleurs demandé aux dames patronnesses, de réserver pour elle la table des fleurs. Gaude promit d'y réfléchir.

Malgré les atrocités que commettait Roger, atrocités dont Gaude avait entendu parler, elle ne pouvait s'empêcher de songer au jeune homme, avec quelque tendresse. Sa vanité aussi était flattée de cette passion démesurée, qu'elle percevait être l'une des causes de la révolte de l'aimé.

M. de Senneville avait retrouvé sa sérénité souriante: Roger Sainclair n'existait plus, civilement. Seaton, dont le mariage avec Gaude l'enthousiasmait peu, était mort. Certes il donnait parfois, aux deux jeunes gens, une pensée apitoyée, mais ses ennuis avaient disparu; et il considérait l'avenir, pour sa fille, avec des yeux moins inquiets.

*
**

Debout sur un talus, l'Insurgé contemple avec regret la ville illuminée. Il en est à quinze minutes, de l'autre côté du Pont Rouge. Il voudrait la revoir, non pas en bandit, comme tout à l'heure, à la lueur des fusillades, mais à la clarté de ses souvenirs d'enfance, en pèlerin pieux, désireux d'emporter dans la mort, les images d'un lieu, où il a aimé, où il a souffert.

Oh! que Port-au-Prince est tentatrice aux regards de Roger Sainclair!

Dans le bois proche, les hommes sont campés, l'arme au poing. Une chanson africaine, douloureuse et pure, monte d'un champ de cannes. Une automobile passe sur la grand'route où rient des villageoises.

Rapidement, Roger descend du monticule.

Oui! il ira par la ville, en promeneur indifférent. Qui l'y reconnaîtra? au reste, son geste sera prompt, en cas de mauvaise rencontre. La dague de bonne lame: «le cacique» est là, à sa hanche gauche.

— Gingembre, je vais essayer de me rendre compte de «leur position», avant l'assaut. Je reviendrai avant le lever de «Bayakou» (Etoile de Lucifer).

— Si Suprême le permettait, répondit tristement le jeune héros, je lui dirais qu'il provoque l'Invisible.

— Mal ne m'arrivera pas, Gingembre. Ils me verraient qu'ils n'en croiraient pas leurs yeux. En tous cas, si «Bayakou» scintillait, et que vous ne me voyiez pas revenir, sachez que je suis mort, et faites ce que vous voulez.

— Que Dieu vous garde, Suprême!

Roger s'en va à travers les jardins, et débouche sur le grand chemin. Il marche, tranquille. Des gens le croisent. Voici l'aérodrome de Navv, qu'il

incendiera tout à l'heure. Marché de la Croix des Bossales. Des vendeuses y crient leurs marchandises. La Gare du Chemin de Fer. Le bureau du Port: musique, foule heureuse, caquetages de prostituées, matelots ivres. Une voiture stationne devant l'Hôtel de France, au bar duquel il reconnaît quelques-uns de ses jeunes amis.

— Cocher, conduisez-moi à Bourdon.

Il pénètre dans la voiture qui roule en grinçant des roues. Il n'a rien de précis dans la tête.

«Où vas-tu, Roger Sainclair, pense-t-il, dans cette ville qui t'est étrangère? N'es-tu pas un brigand, dont la tête est mise à prix?» — Et voici que deux larmes coulent sur la face du rebelle.

Champ-de-Mars, lumières, chevaux de bois, rires. Partout des marines, des marines... jaune plaine. Bourdon! La barrière de sa villa est close. A quoi bon y entrer.

— Allez au haut de Bellévue, cocher.

Dix minutes. La fameuse villa de M. de Senneville. Pas de lumière aux fenêtres.

«Va mourir crânement, enfant trop sensible. Tu es prisonnier de ton attitude,» songe-t-il.

Roger s'attendrit sur lui-même.

— Quelle chose lamentable suis-je ce soir? Je ne sais pas où je vais? Je suis un cadavre dans une voiture! Qu'ai-je fait? J'ai voulu simplement avoir un peu de bonheur. Mes mains sont toutes rouges! Voici Bois Verna. Tiens! La villa de Maxcence. Si j'allais lui dire bonsoir?

— Cocher, attends ici.

— Je ne peux pas m'attarder. Le cheval est fatigué. Il faut que j'aille le dételé.

— Je vous donnerai dix dollars!

— Je reste!

La barrière n'est pas fermée à clé. Il entre. Un chien court vers lui et aboie. Une tête apparaît à une fenêtre. Une voix.

— Qui est là?

— Quelqu'un qui voudrait parler à Claude Maxcence.

— C'est moi. Je descends.

Roger gravit les degrés du perron. Un bruit de pas dans la maison. Une porte s'ouvre.

— Qui êtes-vous, Monsieur?

— Roger Sainclair, répond-il à voix basse.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, Monsieur. Je vous demande qui vous êtes?

— Je n'ai pas d'autre nom, Maxcence. C'est moi.
Le journaliste esquisse le geste de se rejeter en arrière.

— C'est toi Roger?

— Oui, Maxcence.

— Entre vite, mon petit!

— J'ai une voiture dans la rue!

— Je vais la congédier, répondit le journaliste.

— Je lui avais promis dix dollars, les voici.

— Non, je paierai!

Claude Maxcence s'en va et revient après une minute.

— Entrons, dit-il.

Ils entrent. Maxcence referme la porte avec précaution.

— Excuse-moi, Maxcence, de venir t'ennuyer. Je passais. J'ai vu de la lumière chez toi. J'ai eu l'idée, dangereuse pour toi, de venir te dire bonsoir, et aussi, te remercier de ton courageux article.

Le journaliste, muet de saisissement jette ses bras à son cou et dit:

— Moi qui me vantais d'être brave, je tremble. Je ne suis plus maître de mes nerfs. Assieds-toi, mon petit Roger. En quel état ils me l'ont mis! Cette barbe! Ce visage de Christ abyssin, ces yeux toujours beaux et fiers!

Maxcence est très ému. Il continue:

— Et l'autre héros, Pascal Darty?

— Le héros, c'est lui! Tué à Bahon, il y a trois mois.

— Veux-tu manger, Sainclair? Boire?

— Non, merci, Maxcence. Rien.

— Et maintenant, que comptes-tu faire?

— M'en aller à l'instant, reprendre ma tâche, à ma honte.

— Non, Roger, à ta gloire!

— Ma gloire? répondit-il avec amertume. Adieu, Maxcence! Mes hommes m'attendent.

— Reste donc, un moment, Roger.

— Je crains de réveiller ta femme, Maxcence.

— Elle n'est pas là, elle est au bal.

— Vous dansez toujours, ici?

— Que veux-tu Roger, c'est tout ce qu'ils nous ont laissé, les yankee.

— Et où danse-t-on ce soir? interrogea Roger.

— Tu oublies. C'est aujourd'hui le 19 Avril. C'est le bal costumé de l'Alliance Française.

Il y eut un silence.

Dans la tête de Roger, incorrigible de fantaisie et d'enfantillages, une idée folle venait de naître. Ses yeux devinrent lointains et s'allumèrent.

— A quoi penses-tu Roger? Tu ne songes pas à aller fusiller les danseurs?

Il se rapprocha du journaliste et, hésitant, il lui dit:

— Tu vas à ce bal, Maxcence?

— Je dois y retrouver ma femme.

— Tu t'y déguises?

— Oui, Roger.

— De quelle manière? questionna-t-il encore.

— J'ai une cape rouge, un grand feutre noir et un masque de velours noir. Roger réfléchit un instant et dit timidement:

Veux-tu, Maxcence, me les prêter pour une demi-heure?

Le journaliste médita à son tour. Un sourire naquit à ses lèvres. Le romanesque hardi de l'acte, son allure, sa passion et son péril aussi tentèrent le vieil artiste. Quelle insolente et rare espièglerie serait-ce, que d'introduire dans leur carnaval, la panthère traquée? Les yeux de Maxcence pétillèrent d'amusement tragique.

— Non, Maxcence. Cette idée est absurde. Je n'ai pas le droit de t'exposer ainsi. Je serais donc fatal à tous mes amis. Adieu Maxcence!

— Ta proposition, Roger est délicieuse. J'y tiens. Montons nous déguiser. Je me ferai une tête de Mexicain cynique.

— Non Maxcence, ce n'est pas sage.

— Monte héroïque jeune homme, te raser et t'habiller. Autre chose que la faim fait sortir le loup des bois.

Dix minutes après, Maxcence, au volant de sa voiture, gagnait en vitesse le bal de l'Alliance-Française.

A la barrière, il dit à Roger:

— Tu es divin, Roger! Tu donnes de belles émotions aux hommes.

*
**

Il est onze heures. La fête bat son plein.

Roger laisse Maxcence, avec lequel il prend rendez-vous à la barrière pour une demi-heure après. Roger fait le tour de la vaste pièce. Il a un gros succès, en raison de son déguisement altier.

A l'angle droit de la salle, il voit Gaude assise derrière une table chargée de fleurs, bien disposées. Il s'est immobilisé et a porté la main sur son cœur, qu'il croit s'être arrêté. Elle est vêtue d'une robe estivale en crêpe de chine blanc, dont les plis, au corsage, sont passe-poilés de noir.

Son visage s'est émacié. Son sourire est devenu plus mince. Son inséparable Marcelle est à une table de parfumeries, à côté d'elle.

D'un mouvement gracieux, Sainclair a rectifié un pli de sa cape. Il a assuré son masque de velours et s'est avancé de trois pas.

Gaude a parlé à Marcelle Ricard qui sourit. Roger se repait les yeux une dernière fois de la splendide réalité. Cinq minutes, il est à la même place, comme une statue drapée, n'entendant pas la belle musique, les rires des masques qui se poursuivent.

— Oui, se dit-il avec désespoir, je m'en irai tout à l'heure!

Marcelle Ricard tourne la tête et dit à Gaude en le montrant du doigt :

— Gaude, un beau masque de velours!

Gaude regarde, pâlit. Est-ce un pressentiment?

Roger marche, vers elle, et dit :

— Me vend-on une rose rouge?

— Elles sont toutes fanées, Monsieur, répond Gaude, avec une vague peur.

— Elles sont fraîches, Mademoiselle, vos mains les ont touchées.

Il en prend une, qu'il respire par l'orifice du masque, passe la main sous son manteau et en tire un billet bleu qu'il dépose sur la table.

— Gaude et Marcelle se regardent. Cette voix, cet air étrange et mystérieux?

— Vous ne dansez pas, Mademoiselle!

— Non, Monsieur, répond Gaude, je regrette!

— Je vous en supplie, Gaude, ce sera pour la dernière fois implore l'inconnu.

Aux yeux de Gaude, la salle s'est comme renversée. Sa raison vacille.

Marcelle est pâle comme une morte.

Gaude se lève et prend le bras de Roger qui l'entraîne dans le tourbillon.

— Mais qui êtes-vous, Monsieur? interroge-t-elle, tremblante.

— Vous m'avez reconnu dès le premier regard, Gaude. Oui, c'est moi, Roger, qui n'ai pu mourir avant de vous avoir revue.

— Gaude a étouffé un petit cri.

— Pardonnez-moi, Gaude, d'être revenu vous tourmenter encore. Je m'en irai tout à l'heure. C'est pour vous, ajouta-t-il d'une voix plaintive, que je suis... ce que je suis...

Une énergie subite vint au secours de Gaude et domina ses frayeurs. L'agréable terreur qu'elle ressentait, chaque fois que le jeune homme la touchait, revint, impérative.

Son cœur battit plus vite pour le proscrit. Elle dit :

— Pauvre Roger! Sortons dans la cour.

Ils disparurent par la porte du fond. En silence, ils s'en allaient.

— Roger, dit-elle, rompant le silence, je ne veux pas que vous mourriez!

— Que pouvez-vous, Gaude? C'est mon destin. J'accepte. J'ai choisi. Je ne suis tout de même pas si malheureux, puisque vous me parlez avant le grand voyage...

— Je trouverai un moyen, Roger, pour que l'irréparable n'arrive...

— Merci, Gaude. Je ne peux pas désertier, me dérober aux conséquences de mes actes. Que diraient mes valeureux compagnons, Pascal Darty lui-même, qui est tombé, si, comme un lâche, je leur tournais le dos.

— Il est mort, votre incomparable ami? interrogea Gaude avec tristesse.

— Oui.

— Il n'y a point de déshonneur, Roger, à vivre, quand on est vivant comme vous, capable de servir les vôtres, d'une autre manière que par votre mort. Je sais que c'est aussi un brin, à cause de moi, que vous voulez mourir. Accordez-moi, Roger, la grâce d'une réparation. Si vous m'avez jamais aimé un peu, ne résistez pas à ma prière?

— Gaude, votre appel m'enchanté et me torture. Mais je ne puis pas vraiment. Et puis, que pourriez-vous tenter?

— Demain soir, Roger, un paquebot français appareille pour la France. Je m'arrangerai avec mon père pour qu'on vous y accueille en secret.

Ils étaient arrivés sous une tonnelle de vigne vierge. Gaude était câline et tentatrice. Sous le masque de velours, l'insurgé pleurait.

— Je ne veux pas, Roger, que vous retourniez dans les bois!

— Il le faut, Gaude, répondit-il plus faiblement.

Elle prit le visage de Roger entre ses deux paumes, et le baisa à la bouche, sur le masque.

Il poussa une plainte de vaincu.

Allez, continua-t-elle, douce et impériale, m'attendre dans le rond-point du parc, à la maison. Sautez le mur, du côté de la ravine, là où il est le moins haut.

— Ce n'est pas possible, Gaude, se lamenta Roger. Que dira votre père?

— Vous irez, Roger?

— Oui, j'irai, répondit-il, si bas, qu'elle entendit à peine.

Le héros superbe était devenu lâche... très lâche... il aimait... toujours...

— A tout à l'heure, Roger, dit Gaude, en s'éloignant lentement, comme éventrée dans la nuit par sa pitié...

*
**

Roger retrouva Claude Maxcence à la barrière.

— Alors, Roger, tu retournes là-bas?

— Oui, Maxcence.

Roger prit le volant de la voiture qui partit.

— Laisse-moi te dire, Roger, la route que tu as choisie est glorieuse, certes, mais elle est indigne de ta formation. Renvoie tes hommes, ami. Viens chez moi, en attendant que je t'aide à gagner une terre étrangère. A l'heure actuelle, Roger, notre devoir à nous autres, nègres, c'est de vivre, non pas pour réaliser de suite notre destinée, mais pour planter des jalons, pour préparer l'ascension. Nous devons vivre, à cause même du mépris et des misères dont on nous accable.

La situation politique du pays s'améliore. Sous tes coups, nos oppresseurs modifient leurs méthodes. Même les cervelles de nos politiciens s'éclaircissent. Il y a de la vertu et de la raison. Rien n'est éternel, Roger, ici-bas, pas même l'oppression de la force. Ces heures pénibles passeront pour notre race. De belles flammes envelopperont le monde. A leurs brûlures, beaucoup de disgrâces dont nous souffrons périront. Il faut vivre, Roger, pour pousser devant toi ta charrue, et voir lever les moissons. Contrairement, tu fuis la bataille, toi, un brave.

Et puis, mon petit, je crois aussi percevoir que les humanités opposées, seront bientôt lassées de se détester, de s'entre-déchirer. Il faut vivre, Roger. C'est le sceptique désenchanté qui t'en donne cette nuit le conseil.

— Maxcence, répondit-il, tu enfonces une porte ouverte. Je viens de capituler. Tu me crois un héros? Je ne suis qu'un déserteur. J'abandonne mon courage et mes morts.

Demain, viens me trouver, à la Légation de France, où je retournerai dans ta voiture... dans quelques minutes, si Dieu le veut.

Ils étaient arrivés près du camp des rebelles. Ils entrèrent dans la forêt.

Roger, avec une voix entrecoupée de sanglots, fit à ses compagnons, le plus poignant des adieux.

— Laissons la lutte, leur disait-il. De grandes choses se préparent. C'est nous la race des patients. Vos lances ont attendri le cœur de nos bourreaux. Il n'y a plus de corvées. Ils sont moins méchants. Ne croyez pas que c'est par lâcheté que je vous quitte... Vous m'avez vu combattre à votre tête... Mais... l'heure...

Il ne put continuer. Un silence solennel succéda à ses paroles. Un sanglot dans la nuit brisa ce silence. C'était Gingembre Trop-Fort qui pleurait.

— Viens, vieux frère, dit Roger.

Ils s'embrassèrent...

Roger vida ses poches, et lui remit, toutes les liasses de green-back, qu'elles contenaient encore, pour être répartis entre les hommes. Puis il s'arracha des hors-la-loi, auxquels il se croyait soudé.

Maxcence et lui remontèrent dans la voiture qui repartit.

Et, dans le bois qui renaissait à la vie, les insurgés se dispersèrent sans paroles, par petits paquets, avec ce fatalisme magnifique des noirs...

*
**

Deux heures du matin. L'aube pointait. La ville dormait sous un ciel d'argent fin, plein d'étoiles.

M. de Senneville, dans la voiture qui le ramenait chez lui avec sa fille, ne finissait de s'extasier sur le pittoresque de la fête, et les belles perspectives de bien à faire, que lui ouvraient les recettes.

Gaude était lointaine et répondait tout de travers aux paroles de son père.

Le diplomate continuait à parler quand elle l'interrompit et dit :

— Papa, s'il y avait une œuvre à accomplir, au bénéfice d'un être vraiment malheureux, et qui te coûterait quelque ennui, la réaliserais-tu tout de même?

— Un honnête homme serait blâmable, Gaude, d'hésiter. Le bien réalisé sans peine, a moins de valeur que celui fait avec difficulté.

— J'étais sûre, Papa, de ta réponse! exclama Gaude en entourant le cou de son père de ses bras.

— Mais pourquoi cette question Gaude?

Elle ne répondit pas tout de suite, puis elle murmura.

— Papa chéri, en ce moment Roger Sainclair est dans notre parc...

— Chez moi? sursauta le diplomate?

— Ecoute-moi, petit père, jusqu'à la fin. Il est dans le parc sur ma demande. Il nous faut le sauver. Le français part demain soir, embarquons y Roger Sainclair?

— Mais Gaude, tu perds la tête. Ton imagination sous ce climat crée des visions?

Il la considéra avec inquiétude.

— Je suis raisonnable, papa. Je te dis la vérité. Ce pauvre garçon était au bal.

— Au bal? dit M. de Senneville de plus en plus révolutionné.

— Oui, il est venu me saluer. J'ai eu pitié de lui et lui ai fait cette proposition, espérant en ta bonté...

— Roger Sainclair? interrogea encore le diplomate, est chez moi, dans le Parc, à la Légation de France? Mais Gaude, tu me compromets, tu brises ma carrière, cela ne s'est jamais vu. C'est contraire à tous les usages!

— On ne pourra rien te faire à toi. Tu es blanc, ministre de France, mais lui, on va le tuer.

— Gaude! c'est im-pos-si-ble. Je prierai poliment ce garçon de s'en aller. Ce n'est pas de ma faute s'il est un hors-la-loi. La confiance de mon gouvernement, les convenances internationales... Tu ne finiras donc pas de me créer des embarras.

— Tu le mettras à la porte, mais les conséquences de ton geste m'atteindront, je ne sais jusqu'où. J'ai espéré en ta charité. Il est trop fier. Jamais il ne m'aurait demandé telle chose. Oh, mon Dieu, que je suis malheureuse!

Elle pleurait et continua:

— Il y a un enfant qu'on traque dans un bois, un innocent. Il y a moyen de le sauver. Les usages internationaux empêchent d'opérer ce sauvetage. Aie pitié, Papa. Ce sera facile. On n'en saura rien. On le prendra pour ton chauffeur, quand nous arriverons avec lui sur le wharf!

M. de Senneville se lamenta.

— Que de tracas, Gaude! tu me procures! Pour satisfaire ta fantaisie funeste et irraisonnable, je risquerai le scandale et ma position. Mais mon enfant, dans quel roman tu me fourres?

Gaude se jeta à son cou et couvrit son visage de baisers.

— Tu verras, père adoré, comme c'est facile.

On penserait de prime abord que Mr. de Senneville, était un homme insensible à l'infortune de son prochain, pour ne pas s'être rendu de suite aux prières de sa fille. Non cependant. Il était de ces hommes qui chérissent la Justice, mais qui redoutent ses difficultés. Par surcoût, il était soumis aux

conventions féroces, tout en les jugeant bêtes et méchantes. Mais ce soir-là les larmes de Gaude eurent raison de sa pusillanimité.

Ils arrivèrent chez eux. Le chauffeur alla garer la voiture et se retira. Gaude et son père, anxieux dans l'allée, fouillaient des yeux l'obscurité. Bientôt ils virent une ombre qui, lentement, s'en venait d'entre les parterres. Mains tendues, le diplomate courut vers Roger et lui dit:

— Je suis heureux, Monsieur Sainclair, d'avoir l'occasion d'essayer de vous être utile. Gaude m'a parlé. J'espère que demain soir nous aurons la chance de vous voir hors de tout danger. Entrons!

Ils pénétrèrent dans la première pièce: un petit salon en face de l'escalier. Le diplomate referma soigneusement la porte. Ils s'assirent. Gaude gagna l'office et revint avec un plateau, sur lequel il y avait un grand verre de lait qu'elle offrit à Roger. Celui-ci refusa. Elle insista gentiment. Il en but la moitié et remercia.

Maintenant, c'était avec quelque orgueil que Monsieur de Senneville se jouait.

— Oui, songeait-il, en lui-même; c'est la dignité des forts, de secourir les faibles.

Dans la maison, il y avait plusieurs chambres inoccupées. Vive et allègre, Gaude était déjà là-haut, en train d'en arranger une. Roger, presque inconscient de ces événements, causait avec le diplomate d'une voix de revenant.

Après un instant, Gaude, parut sur la plate-forme de l'escalier. Il y avait un court-circuit. Un bougeoir d'argent, qu'elle élevait, éclairait son visage radieux. Elle dit à voix basse, affectueusement:

— Montez.

Accompagné de M. de Senneville, Roger entra dans la chambre bien meublée, où lui souriait, comme un tombeau, le lit aux draps brodés.

— Bonsoir, dit Gaude à la porte.

— A demain et pas d'imprudence! ajouta-t-elle rieuse.

— Bonsoir, répondit Roger, ébloui et hébété.

*
*
*

Roger vient de s'éveiller, il fume, les yeux vagues, assis sur un divan de soie. Il entend les oiseaux qui piaillent dans les arbres. Sa tristesse est tranquille et méditative. Gaude, déjà est venue lui apporter son petit déjeuner. Elle a pour lui des tendresses d'infirmière, pour un grand blessé, dans la

région du cœur. Sur une petite table d'ébène, elle a déposé un vase en cristal où s'épanouissent trois roses rouges, celles qu'aime Roger.

Elle est revenue avec des revues illustrées, des cigarettes à bouts dorés, que ne prise pas Roger, mais qu'il fume, pour lui faire plaisir. Ils se sourient, comme des complices.

Roger s' imagine qu'il est en convalescence et qu'elle est une charmante épouse qui le soigne.

A dix heures, Claude Maxcence est arrivé. Roger l'a prié de régler pour lui, discrètement, quelques affaires d'intérêt. Dans l'après-midi, le journaliste est retourné avec de l'argent en green-back.

Roger a pris des nouvelles de quelques amis.

— Et Dorfeuil? a-t-il demandé.

— Le journaliste qui ne perd jamais le sourire répond:

— Beaudrap Marvil a fini par l'accepter pour Alice, à la suite d'une râclée que lui ont administrée, des marines ivres, entrés, un après-midi, dans son magasin, en quête d'alcool.

— Si cette leçon lui profitait, ce serait tant mieux, dit Roger en souriant avec lassitude.

— Dorfeuil, ajouta le journaliste, travaille beaucoup en ce moment. A son dernier récital, il a joué une chose merveilleuse intitulée «Danse de la Sulamite». Il parle d'aller courir sa chance en Europe. Ah! j'oubliais, Paul Ricard fait paraître un nouveau roman. Je crois que cela s'appellera: «Bélier d'Amour».

Les deux amis se sont embrassés. Maxcence est parti.

*
**

Six heures et demie. Un beau soir rose, un beau soir haïtien, empli de tendresse ardente. Roger pense qu'il fait bon vivre. Il entend Maxoule qui chante dans la cour. Louis-Quatorze qui y rit aux éclats.

Après le dîner, servi par Gaude, et qu'il a pris dans sa chambre, M. de Senneville est venu le chercher. Roger descend rapidement, va dans l'allée, et se met au volant de la Willy-Snigh. Le devant de son panama est baissé sur les yeux.

Gaude et son père viennent prendre place dans le fond de la voiture. Roger met du gaz.

En vitesse, l'auto traverse la ville. Au bas du wharf, le chauffeur et les passagers descendent. Sous la lumière d'une lampe à arc, une jeune femme

qu'entourent quelques gens, danse. Elle a l'air «persécutée». Avec tristesse, Roger reconnaît Florecita Miguel. Le jeune homme a les yeux humides.

Gaude et M. de Senneville, tout en se parlant, tranquilles apparemment, s'avancent. Roger les suit. Une main dans sa poche droite, étreint la crosse d'un pistolet automatique, l'autre tient un bouquet de roses rouges, que lui a remis Gaude. Il a l'air d'un domestique qui accompagne ses maîtres, apportant des fleurs à un ami qui part.

Le wharf lui paraît interminable. Un marine de garde, dans une guérite, les interpelle.

Ministre de France, répond M. de Senneville, d'une voix mal assurée.

— All right!

Ils continuent. Des matelots, accoudés au bastingage des paquegots à l'ancre, devisent gaiement, en fumant de grandes pipes. Un groupe de travailleurs noirs, las et muets, quittent le quai. A la lumière des réverbères, Roger remarque à l'épaule de certains d'entre eux, des callosités, qu'y ont laissées, les sacs de café, transportés toute la journée, en chantant.

Il songe que lui aussi, avait chargé ses épaules d'un rêve trop pesant. Elles en sont encore toutes voûtées et indurées.

Le groupe arrive près de l'escalier pendu au bord du bateau français.

Gaude et M. de Senneville s'effacent pour que Roger passe.

— Après vous, dit-il, en un geste d'homme du monde, chic jusqu'à la dernière minute.

— Montez vite, M. Sainclair, dit Gaude en souriant, on peut nous pincer! Son visage est avivé par la joie, l'orgueil et peut-être aussi par... l'amour.

Sur le pont, ils sont reçus par le commandant du navire, homme leste et gros, qui les entraîne dans un petit salon privé, contigu au fumoir.

Gaude et Roger prennent place sur un canapé de cuir fauve. M. de Senneville s'en va avec le commandant et lui parle bas.

Roger a un regard de somnambule. Gaude est émue:

— Ne soyez pas triste, Roger, vous allez chez nous, en France, vous y verrez que, dans un effort de compréhension, l'homme essaie d'être bon, d'estimer son semblable,—en France où, seules les vertus de l'esprit, du cœur et du travail, établissent entre eux des différences.

— Oui, répondit Roger, les yeux embués, la France! la plus intelligente, la plus humaine entre toutes!

Il y eut un silence.

— Je vais voir la France, et vous Gaude, vous reverrai-je jamais? dit-il d'une voix calme, grave et mélancolique.

— Oui, Roger. Nous rentrerons au pays d'ici quelques mois. On se retrouvera là-bas...

Roger sourit mi-sceptique.

Gaude sourit aussi, énigmatique et amicale...

Roger prend la main de Gaude qu'il porte à ses lèvres, avec plus de piété encore que de passion amoureuse...

Des visiteurs, des passagers passent sur le pont du navire. Appels joyeux, rires, larmes essuyées, adieux de parents, d'amis.

Une odeur de fleurs, de goudron, de denrées, de victuailles, de fruits, emplit le paquebot. C'est celle du pays. Elle est douce au cœur du proscrit.

M. de Senneville revient en compagnie du commandant. Le diplomate fait les présentations. Le marin dit :

— J'espère, Monsieur, que vous ne vous ennuierez pas au cours du voyage. J'ai choisi pour vous une cabine là-haut, près de la mienne, sur la passerelle.

Roger remercie. Le commandant se retire. M. de Senneville dit :

— Bon, M. Sainclair, nous allons nous séparer, je vous souhaite une heureuse traversée.

Roger balbutie des mots de gratitude.

— Ne nous remerciez pas, M. Sainclair, dit M. de Senneville, vous avez été admirable de courage. Nous n'oublions pas les heures exquises que nous vous devons.

— Celles de la forêt d'orchidées, Monsieur Sainclair, et surtout celles de Noailles, ajoute Gaude avec émotion.

— Je serai toujours votre débiteur, Mr. de Senneville, répond Roger.

Il s'incline sur la main de Gaude, qui part avec son père. Et le fugitif demeure seul.

Il est encore à la même place, quand il voit Gaude revenir à la portière du salon, et lui dire d'une voix gonflée de tendresse.

— Donnez de vos nouvelles, «masque de velours»!

— Oui, répondit-il, en un sourire meurtri.....

*
*
*

Roger est sorti du salon; il a gravi l'escalier de la passerelle. Il est entré dans la cabine qu'un garçon vient de lui désigner. Sur la couchette il a déposé son chapeau. Il est allé s'appuyer à l'accoudoir du petit pont.

Le fugitif évoque des jours anciens. Il revoit son enfance heureuse, son adolescence studieuse et sa jeunesse tragique. Il songe aux heures qu'il vient de vivre. Un désir de pureté monte en lui. Il regrette d'avoir désappris les

prières de son enfance catholique. Il regarde ses mains, il est honteux de lui-même. Le visage de Pascal Darty, exsangue et pathétique, domine sa méditation. Il écrase une larme à sa paupière, au souvenir de son «plus que frère» qui, là-bas, dans la belle clairière, reste pour garder la terre! Il pense aux paysans aimés, ses frères naïfs. Il a comme un regret de les avoir laissés. Mais le désir de vivre était si fort en son cœur, même aux jours où il recherchait la mort.

A-t-il un don à faire à sa race, au monde? Il ne sait. Mais il sent des germes qui travaillent en lui, qui veulent crever l'écorce humaine.

Maintenant, sans indulgence, il critique sa nature excessive. Ayant souffert dans sa chair et dans son âme, il est devenu modeste, plus clairvoyant. Il découvre la sagesse de la mesure dans les désirs.

Croit-il que Gaude le reverra à Paris?

Il est plein de ce scepticisme tonique, qui soutient notre courage, contre la rigueur des réalités.

Mugissement de sirène. Coups de gong. C'est le branle-bas du départ. Lentement, le steamer s'éloigne du quai. Le bruit de l'hélice qui fouille la mer lui fait mal au cœur.

Bientôt la ville ne sera plus qu'une étoile, piquée sur l'horizon noir. Des ombres s'agitent sur le wharf. Une douceur lui est venue à travers l'espace. Est-ce de Gaude ou de la petite folle, Florecita Miguel, qui dansait, sous la lumière du réverbère?

Des clartés de navires blessent les lointains. Un dernier boucan brûle sur un morne. Tout le paysage semble vivre d'une vie spirituelle comme dans l'espérance d'un grand événement.

Le vaisseau passe près d'une barquette d'où, un pêcheur jette en chantant, une nasse, dans la mer.

Elle dit, la chanson que sur la terre, l'homme noir est sans parents, sans amis, qu'il est préférable qu'il s'en aille dans le nuage d'or, là-haut, où l'attend un doux ami, qui lui réserve toutes ses complaisances, car ici-bas son frère l'homme, ne lui propose chaque jour, qu'un duel au couteau.

— Non! pêcheur, célébra le fuyard, à haute voix, la vie est un beau présent quand même! Tu exagères! Il y a encore sur la Terre, des êtres qui consolent du Genre Humain!

Il agita ses mains, dans la direction de la villa de Gaude, et murmura dans le soir, couleur d'aubergine, ce vers d'Annuzierque:

O France! la plus douce entre les héroïnes!

FIN

TABLE DES MATIERES



A Antoine Rigal.....	III
Dédicace.....	V
Prologue.....	VII
I Gaude et Roger.....	IX
II Noailles.....	65
III La Vengeance de Seaton.....	87
IV L'Épopée en fusée.....	135



STEPHEN ALEXIS

LE NEGRE MASQUE (1933) de Stéphen Alexis est un roman où les passions s'aiguisent, où l'imagination créatrice riche et généreuse, multiplie les aventures et renouvelle sa matière. Ce livre est une observation, mais aussi une colère. L'auteur s'exprime lui-même, pousse ses personnages et leur prête ses propres réflexions. Ainsi les longues discussions qui aboutissent à l'acceptation de la formule maurrassienne, en passant par Marx, paraissent trahir un état d'esprit suspendu entre des solutions extrêmes dans la volonté de réformer le présent ...

... Le roman de Stéphen Alexis est, ... le roman du préjugé de couleur exposé sur deux plans. Le préjugé du blanc contre le nègre est à la base du roman, puisqu'il suscite les événements et leur donne son propre éclairage ...

... L'autre plan sur lequel évolue le roman et qui introduit l'élément d'observation sociale est le préjugé entre nègres haïtiens. Comment s'insurger contre le préjugé du blanc lorsque l'exemple est donné en Haïti même ? Et n'est-ce pas une juste punition que les racistes nègres soient confondus avec leurs frères dans une même réprobation et subissent ailleurs l'effet des sentiments inqualifiables qu'ils entretiennent en eux ? ...

(Dr. G. Gouraige in « Histoire de la littérature haïtienne »)